

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 37

Montréal, Jeudi, 13 Septembre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, par Josephite.—Çà et là.—Notes sur l'Irlande (suite), par G.-A. Dumont.—Grande assemblée à Saint-Laurent.—Tremblement de terre d'Ischia.—Les avocats, par Pierre Véron.—La robe de la lune, par E. Laboulaye.—Méditation, par Marie Roussel.—Choses et autres.—Ce que rapportent les poules en France.—Le moulin rouge (suite).—Le drapeau, par Jules Claretie.—Les chiens à Paris.—Nouvelles diverses.—De tout un peu.—Les échecs.

GRAVURES : Tremblement de terre d'Ischia : Casamicciola avant la catastrophe ; le village de Lacco-Ameno avant la catastrophe ; Lacco-Ameno après la catastrophe ; Casamicciola après la catastrophe ; le village de Forio après la catastrophe ; arrivée du roi Humbert à Casamicciola ; le roi visite les ruines.

## CHRONIQUE

Quelles sont les nouvelles du jour ?

On regarde autour de soi, on écoute les bruits divers qu'apportent les échos... mais, rien d'extraordinaire ne se signale à l'attention.

La nouvelle banale cependant, c'est qu'on a chaud et qu'on grelotte alternativement ; c'est qu'on va aux eaux chercher le frais et prendre des bains pour n'y moissonner que des rhumatismes.

Le fait connu de tout le monde, c'est que l'automne approche ; mais nous sommes préparés à cette éventualité.

Il y a déjà longtemps que la brumeuse saison se fait pressentir.

\* \*

Je sais bien, entr'autres figures, celles qui s'assombrissent davantage en voyant venir l'automne.

Ce sont celles des écoliers.

Pour nous, gens du monde, septembre est la rentrée tumultueuse en ville des familles qui s'en étaient momentanément exilées.

C'est la renaissance de l'activité pour le commerce et les affaires.

A ce moment, les femmes commencent à se rassasier d'effets champêtres et de grâces rustiques.

Elles remplacent le candide chapeau de paille, orné de la simple grappe de cerises—vestige bucolique—par l'élégante coiffure où les guirlandes de feuilles mortes courent sur de riches nœuds de peluche.

Les tons graves et opulents des toilettes s'harmonisent avec la splendeur attristée du crépuscule aux premiers soirs d'automne.

Le spectacle du soleil couchant, versant à flots des fusions de rubis, d'améthystes et d'émeraudes sur une foule animée, pimpante et alerte, est bien fait pour consoler les yeux du vert des prairies et du bleu de la mer.

Pour faire oublier que les feuilles tombent, que les oiseaux s'en vont, que le soleil s'éloigne et que le ciel grisonne, les femmes se font plus jolies et donnent un air de fête aux rues repeuplées.

On allume chez soi de grands feux dont le pétilllement se confond avec les rires éclatants et les gais propos de la famille réunie.

On semble ainsi narguer la nature qui s'attriste sans nous émouvoir. Ce feu brillant et babillard dit aussi qu'on se rit bien du soleil qui s'en va boudier par derrière l'horizon plus tôt que de coutume.

\* \*

Rien de plus vrai que cette maxime : chaque chose a son bon côté.

J'ai entendu des gens se répandre en invectives contre les rigueurs de notre climat ; j'en ai même vu désertir le ciel inclément qui les a vu naître pour chercher à l'étranger des brises plus délicates et des rayons moins brutalement impolis.

J'ai été témoin oculaire de violentes protestations, de doléances et de récriminations de toutes sortes contre la conduite illogique de la température et les fluctuations scandaleuses du thermomètre en ce pays.

Toutes ces plaidoiries éloquentes ne m'ont pas convertie, pas même ébranlée. Je garde ma conviction malgré tout.

En dépit des sifflets, je chante toujours mon perpétuel refrain. Si cela vous amuse, je vais vous le répéter.

\* \*

Nous sommes un pays privilégié !

Exempt des rayons verticaux, des épidémies, des zones torrides avec tous leurs accessoires de serpents à sonnettes, scorpions, insectes venimeux sifflants, etc. ; étrangers aux excessives rigueurs polaires, nous ne possédons que les avantages dont jouissent les habitants de ces régions, sans partager les inconvénients qu'ils éprouvent.

Je n'en finirais pas de vous énumérer toutes les ressources que fournissent pour notre santé, notre agrément et notre bien-être, les variations de notre ciel du Canada.

\* \*

Mon Dieu ! je m'avance.

Faut-il maintenant que je prouve tout cela ?

Il n'est rien pourtant qui m'ennuie et m'effraie comme ces longues théories, hérissées de nombreux arguments savamment combinés pour faire ressortir l'indiscutable évidence.

Cela sent le *factum*, et les lectrices reculent de frayeur en entendant ce mot.

En effet, ce taciturne document est l'ennemi déclaré de la femme. D'abord, parce que c'est un grimoire ordinairement volumineux et qui ne conte rien d'intéressant. Secondement, parce que c'est un accapareur qui lui enlève souvent son mari ou ses amis.

Enfin... on aura de l'indulgence pour une novice qui n'a jamais plaidé... officiellement, et qui défend sa cause à la bonne franquette, non pas comme le code le prescrit, mais comme le cœur lui en dit.

\* \*

Toutes les gens de bonne volonté le confessent :

L'imprévu ne plaît pas seulement aux femmes.

Si on annonçait au sexe sérieux que, pendant un certain laps de temps, il n'aura au-dessus de sa tête que des averses et sous ses pieds que des torrents ; que des mois durant le caoutchouc sera sa seule toilette, eh bien ! je crois que ses doléances viendraient renforcer les récriminations de la partie frivole de l'humanité.

Et ma foi ! il aurait bien raison de se plaindre.

Il n'est rien que l'on redoute comme les malheurs prévus. Quand on ne sait pas ce qui nous attend, il est permis de présager d'excellentes choses... et quoi de plus rassurant, de plus doux que l'espérance !...

C'est ainsi qu'avec notre inconsistance atmosphérique, nous sommes plus heureux que d'autres peuples.

Comme ces gens-là doivent être positifs, complètement dépourvus d'illusions, qui ont leur saison des pluies et celle des sécheresses, leur époque limitée de plaisirs et leur période déterminée d'ennui et de réclusion.

Il ne leur reste rien à conjecturer, ils savent d'avance qu'il fera beau ou mauvais à certains jours.

\* \*

Il est vrai que notre automne n'est pas toujours un amour de saison.

Ses froides ondées battant les vitres ne produisent pas un son bien réjouissant pour les esprits sombres ou enclins au diable bleu ; mais encore, à travers ses brouillards, risque-t-on d'apercevoir par-ci par-là un petit rayon, charmant contraste qui ravigotte et rend le sourire aux figures que le spleen attristait.

C'est comme si une amie bien chère, après vous avoir fait pleurer à force de reproches affligeants, s'écriait tout à coup avec un sourire attendri en essuyant vos larmes :

—N'en crois rien ; c'était pour rire !

La nature, craignant que nous ne prenions sa comédie au sérieux, montre un coin de ciel resplendissant de temps à autre pour nous rassurer.

Quelle belle compensation l'automne ne nous donne-t-il pas aussi en nous distribuant à profusion, et dans leur beauté achevée, les fruits délicieux que l'été a mûri !

Ne rachète-t-il pas de même ses maussaderies dans

ces belles journées où un soleil tolérant inonde d'une douce lumière les arbres à la toison de pourpre, et où les rayons pâlis de l'astre qui décline semblent dire un languissant adieu à la nature silencieuse !

D'ailleurs, l'automne qu'on décrie tant est l'ami bien-faisant qui rassemble autour du foyer les membres éparés de la famille.

C'est lui qui crée ces délicieuses veillées où l'on voit réunies, en un cercle intime, des têtes brunes, blondes et grises, inclinées sous l'ombre d'un vaste abat-jour, autour de la table chargée de journaux, de paniers à ouvrage et de livres fraternisant dans un pittoresque tohu-bohu.

Si la rivière était toujours là, tiède et invitante, si les ombrages touffus et poétiques appelaient sans cesse les promeneurs, qu'évideraient ces précieuses réunions dont l'effet moral est plus important qu'on le pense, et dont la réminiscence est souvent pour la jeunesse le talisman de l'avenir !

\* \*

La printemps a, de même, son charme spécial.

S'il fait la moue parfois, on ne le trouve que plus aimable à ses bons moments.

Il est si bon enfant du reste, si prodigue.

Il cache le germe de tant de beaux fruits sous les feuilles nouvelles, il ramène tant de bruit, de gaieté et de jolis refrains dans la solitude des champs.

\* \*

L'été a des ardeurs qui nous font savourer mieux les délices des fraîches oasis que nous prodiguent ses ombrages.

Les agréments champêtres de cette saison, tolérante pour tous, amie du vieillard débile et de l'enfant, complice bienveillant des rêveurs et des amoureux, en font du reste la favorite de l'humanité.

\* \*

Et notre hiver ! notre joyeux hiver avec ses décors étincelants de pierreries ! Notre hiver avec ses belles promenades, ses divertissements salutaires, ses riches fourrures, le bruit de ces grelots réjouissants, ses cascades de cristal, pétrifiées dans leur élan sauvage, semblables à de grands spectres immobiles.

L'hiver est la jachère féconde qui fertilise le sol, repose les bras et prépare tout pour la moisson prochaine.

Quel Canadien osera se récrier contre sa brise salubre qui souffle aux poumons un air pur, doux et vivifiant !

Pourrait-on se plaindre du vaillant aiglon qui purifie l'atmosphère, chasse l'épidémie et endort les insectes d'un sommeil lucratif pour les gens et les bêtes !

\* \*

Mon Dieu ! sans être savant, il est facile de comprendre que ces transformations de la température dans notre pays aguerrissent ses heureux habitants et les rendent aptes à subir sans danger les intempéries de tous les climats.

Grâce à elles, les Canadiens retrouvent dans tous les pays du monde un souvenir du ciel de la patrie !

\* \*

Soyons touchés et reconnaissants des magnificences dont Dieu a enrichi le Canada.

Le somptueux déploiement de ces beautés diversement grandioses, devrait élever l'intelligence de l'homme en lui découvrant tant de prodiges, et parler à son cœur pour lui en faire louer l'Auteur suprême.

\* \*

Quelle ne serait pas l'admiration des méridionaux s'ils voyaient les habitations qu'enveloppaient jadis les lierres caressants et les épais ombrages, se couvrir de la neige virginale dont la blancheur leur était inconnue !

Quel serait leur ravissement à la vue des légères guirlandes de cristal et des mousses délicates dont les frimas couvrent les branches, au spectacle de nos toits blanchis dentelés de festons aigus, énormes diamants où le prisme fait luire mille étincelles !

Tous ces trésors de la nature sont à nous !... et il se

trouve encore des ingrats qui murmurent contre le beau ciel de la Nouvelle-France.

\* \*

Xavier de Maistre a fait le tour du monde en pantoufles, c'est-à-dire que tout en jouissant d'un confortable *far niente* dans un fauteuil douillet, il voyageait en esprit dans tous les pays du globe, se représentant leurs beautés caractéristiques décrites par les savants.

"J'ai, disait l'heureux philosophe à la vive imagination, tout le plaisir de visiter les contrées lointaines sans avoir la peine de me déranger."

Ainsi, dans notre pays fortuné, le plus immobile des paralytiques peut contempler de sa fenêtre, non pas des choses imaginaires, mais des merveilles réelles et tangibles. Il peut voir de son lit le résumé des beautés dont le Créateur décore l'univers !

\* \*

Je me rappelle tout à coup que j'ai prononcé, au commencement de cette chronique, un petit mot qui devait en être le thème, je l'avoue.

Je voulais parler un peu des écoliers à ce moment opportun où les malles dégringolent du grenier, où les livres (déjà pouilleux depuis deux mois !) sortent de leur coin oublié, où les pensionnaires cherchent, tout au fond de leur garde-robe, à travers le pêle-mêle des toilettes mondaines, la tunique réglementaire, se préparant tous les uns et les autres pour la campagne scolaire qui va commencer.

Mais... l'imagination capricieuse—tyran du logis—en avait décidé autrement.

Comme elle a l'habitude de faire toujours à sa guise, elle s'en est donné à cœur joie. Il lui plaisait, aujourd'hui, de gambader de zone en zone, de folâtrer des pôles aux tropiques. Rien n'eût pu l'en empêcher !

Si, par malheur, il lui prenait soudainement l'envie de grimper dans la lune pour voir ce qui s'y fait, je crains vraiment que tous mes efforts seraient impuissants à la retenir.

On admirera peu, tout de même, la suite de mes idées et l'ordre de mes réflexions !

La fin de ma lettre, si peu conforme au préambule, scandalisera les gens réfléchis et conséquents qui me liront.

Pour ménager la logique d'un chacun et atténuer l'irrégularité de mon procédé, je vais donc ajouter : à continuer.

Je tâcherai de traiter prochainement mon sujet primitif, sans me laisser dévoyer par des incidentes artificielles.

Ainsi donc—à continuer.

JOSEPHTE.

## ÇA ET LA

Avant de se séparer les Chambres françaises ont voté une loi qui donne au garde-des-sceaux le pouvoir de destituer tous les magistrats de France et de les remplacer par des créatures à sa dévotion. Près de 700 magistrats se trouvent menacés par cette loi inique, votée au Sénat à la majorité de trois voix. Les journaux républicains modérés ont condamné cette mesure que M. Jules Simon, l'homme le plus remarquable de la République, a vivement et vainement combattue. Un journal fait remarquer à ce sujet que la robe porte décidément ombrage à la République : robe des jésuites, robes des sœurs et enfin robe des magistrats sont prosrites.

Au point de vue des intérêts de la République, cette loi est une maladresse. Elle va augmenter les ennemis de la République de tous les magistrats destitués.

\* \*

De temps à autre des personnes trop confiantes se font exploiter ici, au Canada, par de faux marquis et des chevaliers... d'industrie. On croirait que cela ne peut arriver qu'ici. Il n'en est rien ; ce genre de fraude réussit aussi bien en Europe qu'au Canada. Voyez plutôt :

"Les aventurières ne se découragent pas pour si peu et nous avons vu, devant les tribunaux, M<sup>me</sup> la marquise de Spada, comtesse de Samarny, nièce d'un cardinal, fêtée au Quirinal et à la cour de Vienne, ayant pour amis princes et grands-ducs, possédant des châteaux, des chasses princières aux environs de Rome et de Florence, biens confisqués, il est vrai, par suite de ses différends avec le feu roi Victor-Emmanuel ; mais un grand procès allait les lui rendre ! Comme Nérine le disait si bien à Harpagon : pour soutenir un procès il faut de l'argent ! Un tout jeune banquier, — bien jeune en effet, — ouvrit sa caisse à la noble étrangère, qui traitait par l'intermédiaire de M. le baron de Lafond.

"Le jeune banquier en est pour 80,000 francs environ qu'il se trouve avoir avancés au prétendu baron, qui se nomme Gervais, avec la garantie de la prétendue marquise et comtesse, qui est dénommée au débat : fille Cramer.

"Mais le jeune banquier a eu l'honneur d'aller à Vienne pour parler à l'empereur d'Autriche qui, bien entendu, ne l'a pas reçu.

"Pour unique consolation, il a pu entendre condamner les deux aigrefins chacun en six mois d'emprisonnement et à la restitution des sommes extorquées ; mais il ne doit pas fonder grand espoir de cette dernière partie du jugement."

\* \*

On lira avec plaisir une jolie boutade du chroniqueur du *Monde Illustré* :

"J'ai fait un rêve, un rêve étrange.

"Il me semblait que Paris, ravagé comme Ischia par un tremblement de terre, voyait s'écrouler soudain ses édifices et ses maisons. Le dôme du Panthéon, terriblement ballotté, roulait dans l'espace comme la calotte d'un pâté. Montmartre, glissant tout d'un bloc, venait écraser Notre-Dame-de-Lorette. L'Arc de triomphe secouait le groupe de Falguière et d'un soubresaut le rejetait au loin, pendant que le bas-relief de Rude perdait têtes et bras.

"Sous les débris des gares effondrées gisaient pêle-mêle voyageurs et locomotives.

"L'Apollon de Millet demeurait suspendu, sa lyre à la main, au sommet de la seule muraille qui restait debout dans tout l'Opéra de M. Garnier.

"Le palais du Sénat avait disparu dans les sous-sols. Disparue aussi la Chambre des députés, que la secousse formidable avait surprise en pleine séance. Si bien que, du sein même des décombres, on continuait à entendre encore les apostrophes et les querelles de nos honorables se disputant jusque dans l'agonie.

"Les arbres de l'allée des Acacias avaient imparitalement haché, dans leur chute, grandes et petites dames réunies par l'heure solennelle du *persil*.

"A l'Académie, on avait été englouti au moment où—cruelle ironie—on dissertait pour le *Dictionnaire historique* sur le mot *cataclysmes*.

"Plus de gouvernement. Tous les ministères avaient disparu avec les ministres.

"Seul, miraculeusement sauvé, un correspondant anglais parcourait ces immenses ruines en prenant des notes pour son journal. Indifférence qui me révolta tellement que... je me réveillai en sursaut.

"Voilà ce que c'est aussi que de nous accabler de détails sur les catastrophes étrangères. Le cauchemar est au bout de ces obscurs récits qu'on nous prodigue depuis huit jours. Cauchemar qui pourrait bien tout de même devenir une réalité !

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse :  
Vous vieillirez et je ne serai plus...

"On peut tout aussi sûrement prédire à une ville, si colossale qu'elle soit, que tôt ou tard l'anéantissement viendra pour elle, comme il est venu pour ces grandes cités d'autrefois, aux immensités légendaires.

"Comment adviendra la débâcle formidable ? Nul ne peut le prévoir, mais elle adviendra. Supposez que ce soit par un tremblement de terre comme celui que mon rêve imagina, et représentez-vous, deux mille ans plus tard, les archéologues de l'avenir aux prises avec tout ce qu'ils découvriraient dans ces décombres gigantesques. A combien d'erreurs bizarres, à combien de quiproquos comiques ne seraient-ils pas exposés par nos mœurs et par nos modes !

"Représentez-vous, par exemple, une vénérable commission de savants futurs en présence de ces petits ornements à l'aide desquels nos élégantes d'aujourd'hui font par derrière bouffer invraisemblablement leurs jupes. Je vois d'ici les doctes personnages prenant cette petite carcasse pour les restes fossiles d'un animal de race éteinte. Je lis le lumineux rapport qui serait certainement rédigé à ce propos.

"Ne serait-ce que pour ne pas exposer la science à de telles bévues, tâche, ô mon vieux Paris, de rester debout le plus longtemps possible, quoique miné de toute part par les collecteurs, les catacombes, les métropolitains, et autres invitations à l'éboulement !"

## NOTES SUR L'IRLANDE

(Suite)

V

Nous n'avons parlé jusqu'ici de l'Irlande qu'au point de vue historique, racontant au fur et à mesure qu'ils venaient sous notre plume les incidents les plus remarquables de l'histoire de l'ancienne Hibernie. Nous n'avons touché que très peu au sujet de la position créée au malheureux peuple irlandais par l'Angleterre.

Notre intention dans cet article est de faire voir la situation misérable dans laquelle se trouve le paysan irlandais ; de raconter les persécutions et les émigrations qui en furent les suites.

Mais avant de parler sur ce sujet, qu'il nous soit permis de dire un mot de la position géographique de l'île d'Irlande et de la qualité de son sol, de ses diverses productions et de ses richesses minières. Par la courte

description que nous entendons en faire nous voulons démontrer que l'Irlande, par ses richesses minières et la fertilité de son sol était appelée à occuper une des premières places par miles nations les plus commerciales du globe.

\* \*

L'Irlande est bornée au nord, à l'ouest et au sud par l'Océan Atlantique ; à l'est, par la mer d'Irlande, et les canaux Nord et Saint-George.

L'île est divisée en quatre provinces, qui portent encore les noms sous lesquels elles étaient désignées autrefois. L'Ulster est situé au nord ; le Leinster, à l'est ; le Munster, au sud ; le Connaught, à l'ouest. Ces provinces sont divisées en plusieurs comtés (1) qui, réunies aux villes, envoient cent députés au parlement anglais. L'Irlande est de plus représentée à la Chambre des lords par trente-deux pairs.

Dans toutes ses parties, l'île est traversée par plusieurs lacs (2) dont les plus célèbres sont ceux de Killarney, fort vantés pour leur beauté pittoresque. En outre il y a un grand nombre de rivières (3) qui, avec les lacs et les montagnes (4) qui se rencontrent un peu partout, font de ce pays un des plus beaux, de même que la fertilité de son sol et ses richesses minières (5) en auraient fait la fortune si certaines circonstances n'étaient venues entraver sa marche vers la prospérité.

Qu'il nous soit permis d'emprunter à M. A. de Lamotte la belle description suivante de l'Irlande qui complète ce que nous venons de dire :

"Cette terre—l'Irlande—est un parc immense, aux collines doucement ondulées, aux gazons d'une finesse et d'un éclat incomparables, encadrant des lacs aux découpures bizarres, et dont les eaux ambrées réfléchissent, comme un miroir d'or, des certaines d'îlots, ou plutôt des corbeilles de verdure, éparpillées dans un pittoresque désordre.

"Dans les plaines abondantes en gras pâturages, et qui ne demandent qu'à être effleurées par la charrue pour se couvrir d'opulentes moissons, se promènent lentement des rivières aux eaux brunes ou fauves, à travers lesquelles transparent les cuirasses nacrées du saumon voyageur et de la truite vagabonde. Au pied de chaque colline court, en chantant, un ruisseau babillard, sous des arches triomphales de fleurs et de verdure ; au flanc de chaque montagne de neigeuses cascades tombent, en bouillonnant, dans de vastes coupes de noir basalte, dont elles couronnent les bords d'une écume d'argent. D'innombrables agneaux, d'une blancheur éclatante, errent dans cet éden où ils n'ont à craindre les attaques d'aucune bête sauvage, et des milliers de breufs et de vaches broutent le brillant shamrock, le trèfle légendaire, adopté comme symbole national par les Celtes, à l'époque de leur conversion, ou ruminent, paresseusement couchés sous des bouquets de grands arbres, fraîches oasis jetées çà et là sur l'épais tapis de velours.

"Dans quelques districts montagneux, l'aspect n'est pas plus grandiose, mais il est plus sévère ; là où la hache n'a pas systématiquement abattu les forêts, les arbres poussent drus et serrés, mariant harmonieusement leurs formes et les teintes diverses de leurs feuillages ; sous leur dôme impénétrable, soutenu par mille colonnes, comme la voûte d'une cathédrale gothique, pleine d'ombre et de silence, l'âme se sent saisie de ce sentiment de religieuse terreur dont parle Tacite, en décrivant les bois immenses de la Germanie. Ce sentiment atteint son épogée quand, ainsi que du haut des montagnes de Wicklow, à travers la rugueuse colonnade des chênes et des pins, on aperçoit les noirs sommets dentelés des rochers basaltiques et par delà les flots bleus de l'Océan, dont la grande voix s'unit à celle de la forêt pour chanter l'hymne solennel de la création.

"Là où les arbres sont tombés sous les coups d'un vandalisme systématique, là où le roc nu perce la maigre

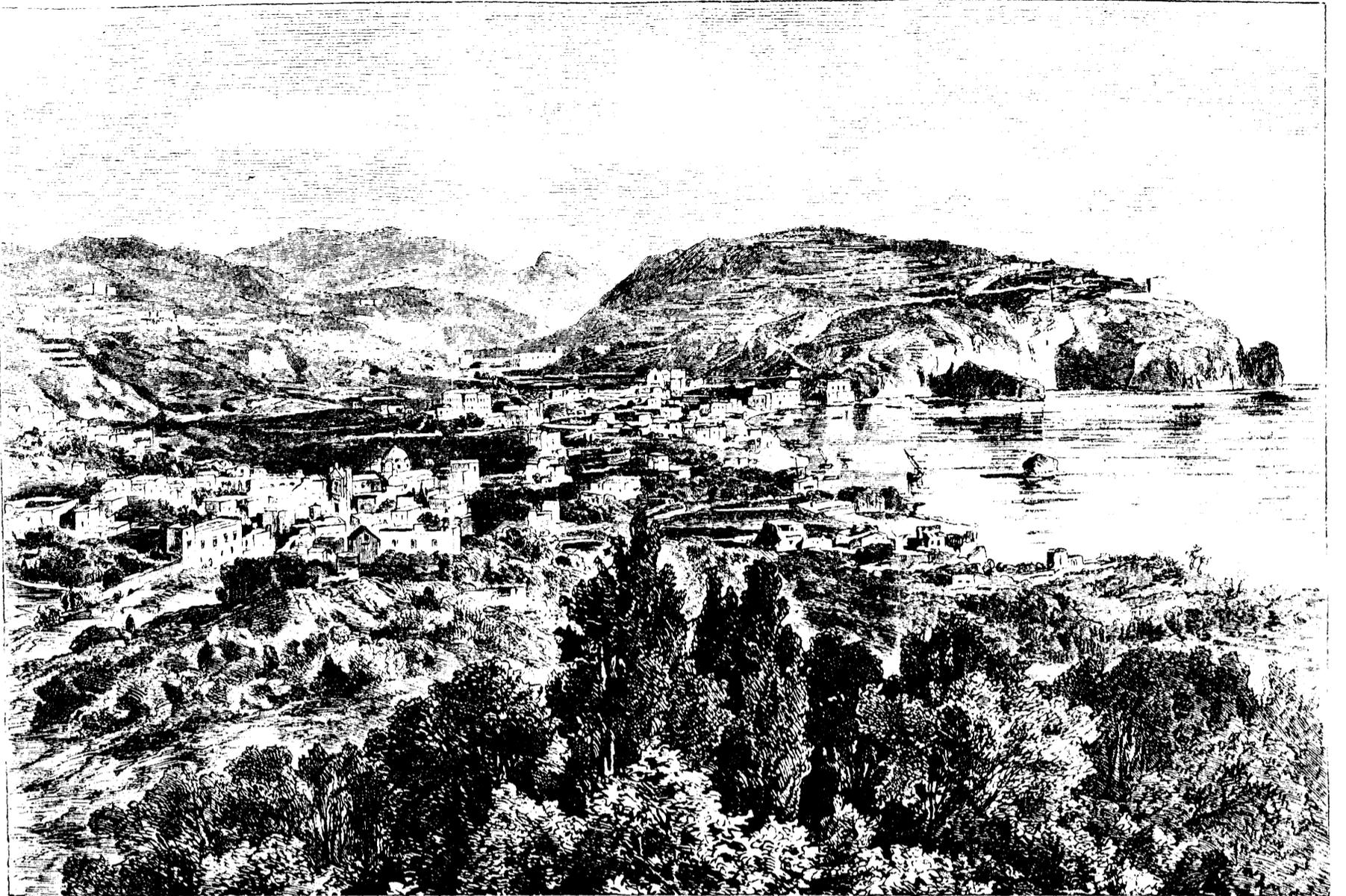
(1) Le Leinster possède douze comtés—nous indiquons entre parenthèses le nom des chefs-lieux : Dublin (Dublin), Louth (Drogheda), Wicklow (Wicklow), Wexford (Wexford), Longford (Longford), East Meath (Trim), West Meath (Mullingar), King's (Philipstown), Queen's (Maryborough), Kilkenny (Kilkenny), Kildare (Athy and Naas), Carlow (Carlow). L'Ulster a neuf comtés : Down (Downpatrick), Armagh (Armagh), Monaghan (Monaghan), Cavan (Cavan), Antrim (Carrickfergus), Londonderry (Derry), Tyrone (Omagh), Fermanagh (Enniskillen), Donegal (Lifford). Le Connaught contient cinq comtés : Leitrim (Leitrim), Roscommon (Roscommon), Mayo (Castlebar), Sligo (Sligo), Galway (Galway). Enfin, le Munster est divisé en six comtés : Clare (Ennis), Cork (Cork), Kerry (Tralee), Limerick (Limerick), Tipperary (Clonmel), Waterford.

(2) Les principaux lacs sont les suivants : Loughs neagh, Erne, Allen, Loughrea, Derg, Conn, Mask, Corrib et ceux de Killarney.

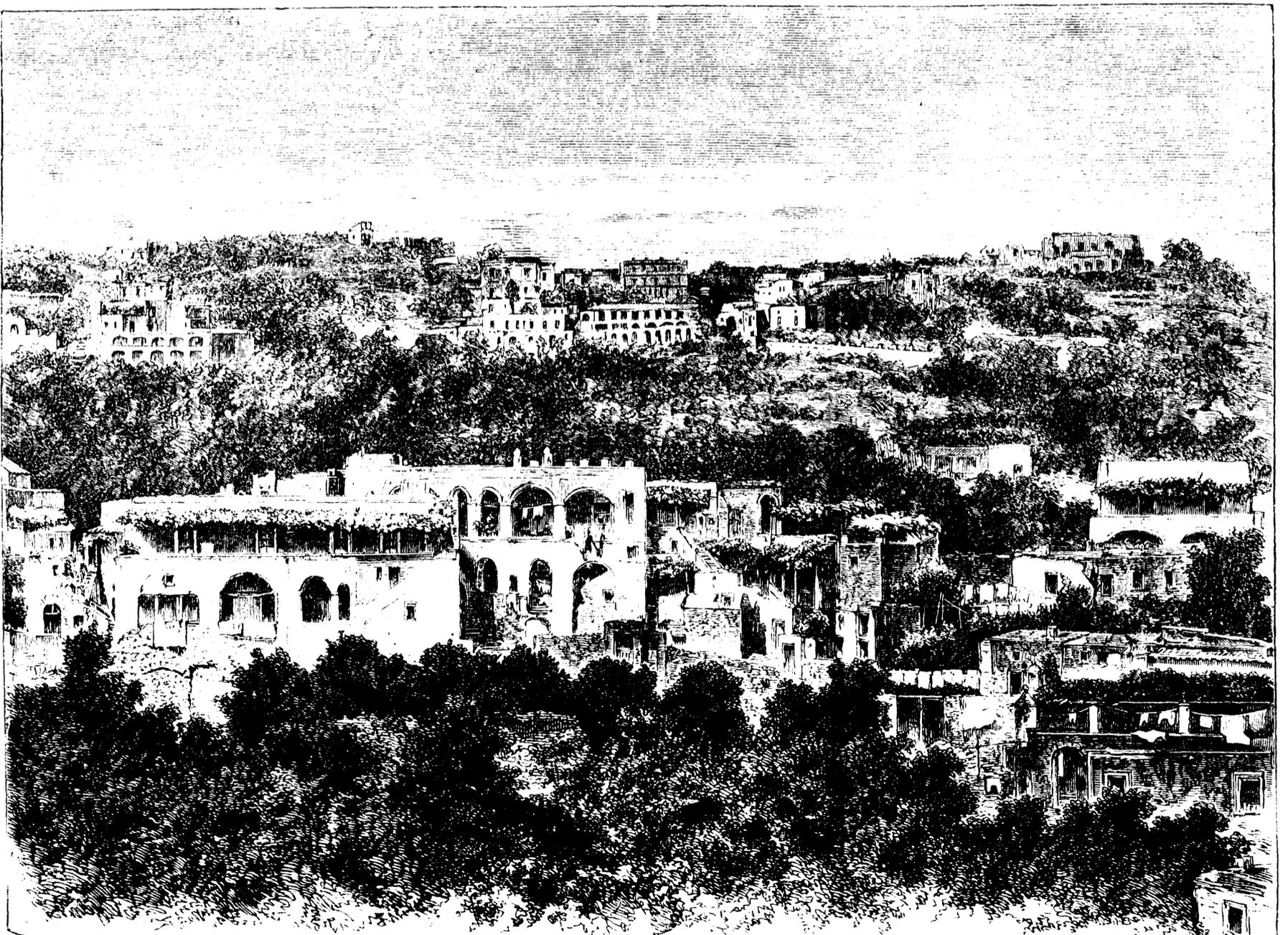
(3) Parmi les rivières les plus dignes d'attirer l'attention, nous remarquons la Boyne, la Shannon, la Liffey, la Foyle, la Bann, la Lagan, la Slaney, l'Erne, etc.

(4) Les montagnes du Wicklow, de Mourne, Mangerton, Croagh Patrick, de Slieve Bloome, le mont Nephin et les Galtees sont les plus remarquables.

(5) Le sol est très riche en fer, plomb, argent, cuivre et charbon ; il possède en outre du marbre, du porphyre, de l'ardoise, etc.



ISCHIA—VUE DU VILLAGE LACCO AMENO AVANT LA CATASTROPHE



ISCHIA—VUE DE CASAMICCIOLA AVANT LA CATASTROPHE

couche de gazon, l'Irlande, dans ses parties les plus désolées, a encore sa beauté particulière, ses grands champs de bruyères roses, dont elle s'enveloppe, comme une reine déçue qui couvrirait sa nudité avec des lambeaux de pourpre. En vain ses ennemis ont voulu en faire une esclave, la magnificence de ses haillons impose encore le respect.

« Ajoutez à cela une température singulièrement égale qui est, entre l'hiver et l'été, une sorte de compromis, dont profitent le printemps et l'automne, avec leur cortège de fleurs, se succédant sans interruption, un ciel souvent brumeux, inclément aux fruits, mais favorable au plus haut point à la végétation, un sol riche en pâturages, admirablement propre à la culture des céréales, abondant en bétail de toute espèce, une terre où l'industrie n'aurait qu'à choisir entre une multitude de chutes d'eau assez puissantes pour faire mouvoir les roues les plus gigantesques, qu'à se courber pour trouver sous sa main dans les immenses tourbières un inépuisable combustible, où à chaque pas, dans les districts montagneux, elle rencontrerait le basalte au grain noir et serré, aussi dur et plus pesant que le fer, des marbres précieux, le granit indestructible que le paysan emploie à construire sa cabane éphémère, les métaux en abondance, les bois de construction, et pour compléter toutes ces richesses, une ligne de côtes, découpées de baies aussi vastes que sûres, baignées par des eaux profondes, avec d'admirables ports au sud, à l'est, au nord, à l'ouest, semblant inviter au trafic l'Angleterre, la France, l'Espagne, les plus riches contrées de l'ancien continent, et surtout l'Amérique vers laquelle elle s'avance comme pour accaparer l'immense trafic du nouveau monde, ou tout au moins lui servir d'entrepôt. »

Dublin est la capitale. Elle est la résidence du vice-roi (lord-lieutenant) et des autres officiers chargés de la conduite de l'Irlande pour le gouvernement anglais.

G.-A. DUMONT.

(A suivre.)

### Grande assemblée à Saint-Laurent

Cette grande assemblée, la plus nombreuse depuis celle de Ste-Croix, a eu lieu jeudi dernier.

Dès neuf heures des milliers de personnes prenaient la route de Saint-Laurent pour assister à la grande assemblée publique convoquée par l'honorable M. Mousseau.

Vers midi, près de huit mille personnes de toutes les paroisses du comté, des comtés environnants et même des parties éloignées du pays étaient réunies sur la place de l'église autour d'un vaste *husting* sur lequel nous avons remarqué les honorables MM. Mousseau, Chapleau, D. Ross, Mercier, Trudel, Bellerose, Archambault, Wurtel, Beaubien, Laflamme, Marchand, Blanchet, MM. Robillard, M.P.P., Desjardins, M.P.P., Daoust, M.P., Bergeron, M.P., Tassé, M.P., T. White, M.P., Lavallée, M.P.P., Beauchamp, M.P.P., Tellier, ex-M.P., Champagne, Leblanc et Tarte, ex-M.P.P., F.-X. Archambault, M.P., P. Boucher de la Bruyère, Benoit, M.P., Martel, M.P.P., Caron, M.P.P., Casavant, M.P.P., Houde, ex-M.P., Andrew Dawes, F.-B. McNamee, James McShane, M.P.P., Alderic Ouimet, M.P., C.-P. Davidson, Drolet, Hon. W.-W. Lynch, les échevins Robert et Généreux, et les représentants de tous les journaux.

A une heure p.m., l'honorable M. Mousseau propose que M. D. Girouard, député du comté de Jacques-Cartier au parlement fédéral, soit choisi comme président de l'assemblée. M. Mercier et ses amis s'objectèrent à cette proposition et insistèrent à ce que l'assemblée soit présidée par M. le maire Bélanger. Vu l'absence de ce dernier et les objections systématiques faites par quelques personnes au choix de M. Girouard, les honorables MM. Chapleau et Mercier consentirent à agir conjointement comme présidents.

Il fut réglé que les deux partis auraient chacun deux heures et demie à leur disposition, que l'honorable M. Chapleau porterait le premier la parole et aurait droit de clore la discussion par dix minutes de réplique.

Voici l'ordre dans lequel ont parlé les orateurs : l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. H. Mercier, l'hon. M. Mousseau, M. Descaries, M. Bergeron, M.P., l'hon. M. Beaubien et enfin M. Chapleau en réplique.

Tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. Il était plus de 6 heures quand la foule se dispersa, enchantée des beaux discours qu'elle venait d'entendre.

Le comte de Chambord a légué une somme de 60,000,000 francs pour être divisée entre le duc de Parme et le comte Bardi. Il a donné 500,000 francs pour la société de la Propagation de la foi ; 100,000 francs pour les pauvres de Paris ; 150,000 francs au couvent de Goritz. Il a aussi légué la majeure partie de sa fortune au duc de Parme et au comte de Bardi. Le revenu de toutes ses propriétés et de ses fonds a été laissé à la Comtesse de Chambord. Le comte a légué aussi 450,000 francs aux fonds du denier de St-Pierre.

### TREMBLEMENT DE TERRE D'ISCHIA

(Voir gravure)

Naples, 31 juillet 1883.

« Permettez-moi, cher monsieur, de vous adresser ces lignes, au nom de mon maître, M. G. Giusti, qui est parti ce matin, à la suite de votre dépêche, pour Ischia.

« Aujourd'hui j'ai le plaisir de vous adresser quelques dessins au crayon qui se trouvaient en possession de M. Giusti, et, quoiqu'ils soient des souvenirs d'un cher ami, il n'hésite pas à vous les transmettre.

« Deux mots sur la catastrophe.

« Samedi soir, à 9 heures 50, au moment où les baigneurs et les habitants des pays ruinés, fatigués des chaleurs de la journée, cherchaient, qui à se divertir, qui à se reposer, tout d'un coup éclata un violent tremblement de terre, et, dans l'espace d'un quart de minute, tout ce qui était debout auparavant se trouvait tombé, ruiné, crevassé, menaçant à chaque instant de compléter la chute jusqu'alors arrêtée peut-être de la construction solide de quelque arc !

« Tous les hôtels, les hôpitaux, les deux églises de Casamicciola sont tombés en ruines ; il n'y a plus qu'une demi-douzaine de maisons qui soient restées debout, mais elles se trouvent aussi dans un état déplorable, et peuvent s'effondrer à chaque instant. Le théâtre, construit entièrement en bois, a résisté au formidable choc, et les personnes qui s'y trouvaient s'en tirèrent avec crainte et terreur. Mais, hélas ! ce n'est qu'une centaine de personnes : le reste de la population, qui ne se trouvait pas par un hasard quelconque à la belle étoile, est sous les ruines !

« On évalue à cinq mille et plus les morts ; un chiffre équivalent a été tiré des décombres, blessé, avec les membres cassés, dans un état désolant !

« Les villas, les hôtels, situés ou peu élevés au-dessus de la mer, ne sont qu'une masse de ruines ; on n'en a encore déblayé qu'une partie et l'indignation contre les autorités est générale ; on n'emploie pour les excavations qu'environ 1,200 hommes, tandis qu'il en faudrait 20,000 au moins. Hier on a retiré encore quelques blessés, pas encore morts. Qui sait combien de personnes meurent de faim et d'asphyxie sous les débris à cause de la lenteur des travaux !

« Voici les quelques dessins dont je vous parle plus haut :

1o Le roi d'Italie, accompagné des ministres Depretis et Acton, a visité Casamicciola, s'arrêtant aux endroits où la catastrophe avait fait le plus de victimes. Il était profondément ému, et a prononcé quelques paroles empreintes d'une profonde douleur. Les survivants de la population l'environnaient, et l'ont remercié en pleurant. Sa Majesté s'est ensuite embarquée pour Forio et Lacco Ameno, deux villages que le tremblement de terre n'a pas épargnés ; elle a été accueillie partout par les acclamations d'une foule émue ;

2o Vue du village de Forio, après la catastrophe ;

3o Vue générale de Casamicciola après la catastrophe — sur les hauteurs ;

4o Le village de Lacco Ameno après la catastrophe — sur les hauteurs ;

5o Vue de Casamicciola avant la catastrophe ;

6o Vue du village Lacco-Ameno avant la catastrophe.

« Si le temps me le permet je ferai en sorte de vous donner d'autres dessins encore.

« Agrérez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« J. FEDERLI. »

### LES AVOCATES

Ce n'est pas du Nord, cette fois, que nous vient la lumière. C'est du Midi, au contraire, que l'innovation nous arrive.

Innovation qui n'est, d'ailleurs, qu'une imitation lointaine déjà. En effet, les Etats-Unis ont depuis longtemps pris l'initiative. Depuis longtemps, les demoiselles à la recherche d'une position sociale peuvent choisir le barreau pour carrière.

Les avocates se comptent là-bas à la douzaine. Quelques-unes sont même parvenues à une notoriété qui leur rapporte de forts joies bénéfiques.

Mais, jusqu'à présent, la vieille Europe avait refusé d'entrer dans le mouvement.

Hurrah ! La routine vient d'être vaincue. C'est à l'Italie qu'appartient l'honneur de la victoire. Une jeune étudiante a passé avec succès ses examens et s'est fait inscrire au barreau de Turin.

Elle se nomme Lidia. Nom infiniment plus poétique que Chicaneau. Bonne chance donc et clientèle copieuse à Mlle Lidia ! Nous ne doutons pas qu'elle n'ait très prochainement des imitatrices.

Et nous souhaitons fort sincèrement que la réforme passe les Alpes le plus tôt possible.

\* \*

Je ne veux pas médire des charmes de MM. les avo-

cats. Mais ils me permettront bien de leur dire qu'ils ne sont pas très réjouissants pour le regard, avec leurs solennels favoris et leurs toges austères.

La robe, au contraire, émoussée par un frais minois, prendra tout de suite un aspect aimable. Au lieu d'être portée uniformément, avec une raideur monotone, elle deviendra le thème des variations les plus ingénieuses.

Telle avocate l'ornera par derrière d'un *pouff* étoffé. Telle autre l'agrémentera de retroussis mutin. Nous verrons aussi la robe brodée de jais, la robe garnie de velours. Que sais-je !

Et la toque donc !

La toque, si peu engageante et de forme si peu artistique. La toque, sous laquelle les défenseurs de la veuve et de l'orphelin font pour la plupart assez pitteuse mine !

Je gage que, placée sur des cheveux blonds ondulés ou surmontant les yeux noirs d'une brune ardente, elle vous aura immédiatement un je ne sais quoi de provocant et de séducteur.

Sans compter que l'ingéniosité féminine trouvera aussi moyen de l'orner à l'aide de combinaisons faites pour le plaisir des yeux.

Ici, la toque rehaussée d'un chou de satin ; là, la toque à plumes ; plus loin, la toque à fleurs.

Quel régal pour les badauds habitués de la correctionnelle ou de la cour d'assises !

\* \*

Encore n'ai-je jusqu'ici envisagé la question qu'au point de vue plastique.

Que serait-ce si je l'examinais au point de vue moral ?

S'il est une vérité incontestée, une vérité affirmée même par une série de quolibets consacrés, c'est que la femme parle plus que l'homme.

Comment, ceci constaté, lui avoir fermé jusqu'ici une carrière pour laquelle son péché mignon devient en quelque sorte une qualité professionnelle ?

Elle y trouvera l'occasion de donner un cours à la fois libre et profitable à son intempérance de langue.

Et, rentrée à la maison après toute une journée de plaidoiries, elle deviendra pour son mari un modèle de discrétion, presque muette.

Soit dit encore sans nous offenser, messieurs, la femme est infiniment mieux douée que nous sous le rapport de...

Faut-il dire le mot cru ?

Je pourrais trouver des adoucissants, tels que, *habileté, finesse, malice, subtilité*. Ma foi, tant pis, le terme propre !

La femme est infiniment mieux douée que nous sous le rapport de la ruse. Par conséquent, bien plus propre à la besogne insidieuse que l'avocat doit accomplir.

Voyez la femme cherchant une excuse ou un prétexte pour déjouer les soupçons ou désarmer la colère de monsieur son époux. Comme elle s'entend à le persuader, à le retourner, à l'enjoler !

Avec les avocates, je suis sûr que tous les accusés obtiendraient du coup le bénéfice des circonstances atténuantes.

Puis, comme elle vous démêlerait l'écheveau d'un procès compliqué, mettant le doigt sur le point délicat, frappant à l'endroit faible !

\* \*

Je ne vois guère que deux inconvénients à la réforme annoncée.

Dame, ils sont graves.

Le premier inconvénient est que les beaux yeux d'une avocate risqueraient d'influer fallacieusement sur l'arrêt du juge.

A la rigueur, on pourrait y remédier en adjoignant aux tribunaux masculins des *assesseuses* qui, par leur voix incorruptible, neutraliseraient les effets possibles de l'amour.

Quant au second inconvénient, je ne sais trop de quelle façon on pourra y parer. Une fois avocate, la femme sera—c'est la pente fatale—prise du désir irrésistible d'exercer sa façon de sur la scène politique.

La femme-députée suivra à courte distance.

Mais, au fait, où sera le mal ? ou plutôt, où sera le pire ?

Elle ne pourra, en somme, ni être plus stérilement querelleuse, ni parler pour moins dire que la plupart de nos honorables !

PIERRE VÉRON.

### LA ROBE DE LA LUNE

FABLE RENOUVELÉE DES GRECS

Un soir, la lune, à son premier quartier, c'est-à-dire dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, eut une étrange fantaisie. Mais qui serait fantasque, si ce n'est la Lune ? Elle voulut avoir une robe. Était-ce pour se rendre à la cour de Jupiter ou pour aller au bal des Etoiles ? L'histoire ne le dit point. Toujours est-il

qu'elle fit chercher le premier couturier de l'Olympe, celui-là même qui habillait l'aimable Flore et la gracieuse Hébé.

Il accourut armé de ses longs ciseaux, de ses mesures et de ses épingles.

—Je veux une robe de la dernière mode, dit la reine des nuits, c'est-à-dire une robe toute garnie de jais et de perles, et qui me serre étroitement la taille et la poitrine.

—Que votre Dêité n'ait point d'inquiétude, répondit l'artiste. Pour la grâce et le goût, je ne crains personne. Votre robe vous ira comme un gant ; ce sera un vrai fourreau : si vous n'y entrez, vous ne la prendrez point.

Il fallut plus de huit jours pour broder cette merveille. Mais quand le couturier vint essayer son chef-d'œuvre, il ne put retenir un cri d'étonnement. La lune avait changé de figure. Ce n'était plus un bouton de fleur, c'était une rose largement épanouie. En vain l'artiste essaya d'agrafer le corsage ; il s'en fallait de plus d'une main que les deux côtés se joignissent.

—Ce n'est rien, disait-il, en suant sang et eau ; c'est un peu de jeu à donner aux coutures.

Mais il avait la mort dans l'âme ; son art était déshonoré, et pour un peu il se serait passé ses ciseaux au travers du corps, s'il n'avait craint de se faire mal en se tuant.

Rentré chez lui, il déchira la robe en morceaux et en mit une nouvelle sur le métier, ce qui lui coûta beaucoup de temps et d'argent. Cette fois, il tint le corsage plus aisé, de façon à ce qu'on pût le rétrécir sur place s'il en était besoin.

—Hélas ! il ne fut pas plus heureux. Quand il revint, la Lune avait maigri d'une façon désolante ; elle n'avait pas plus de formes qu'un bâton.

—Que m'essayez-vous là ? dit-elle au malheureux couturier ? Est-ce un sac ? Sortez ! vous ne travaillerez jamais pour moi.

Et, de désespoir, elle courut en pleurant conter ses ennuis à sa mère, en accusant les hommes et les dieux.

Et sa mère lui dit :

—Comment veux tu qu'on te fasse un justaucorps qui t'aille bien quand tu changes à chaque nuit, à chaque heure, à chaque instant ?

Ainsi parlait Cléobule, un des sept sages de la Grèce. De cette fable il tirait la conclusion qu'on ne peut définir la somme de bien qui contenterait les fous et les vicieux, ou, si l'on aime mieux, l'espèce humaine tout entière. Le cœur de l'homme est insatiable : c'est un mer sans rivages, où le désir pousse sans cesse le désir, comme le flot pousse le flot.

Rien de plus vrai. Mais ce n'est pas la seule leçon que nous donne ce récit ingénieux.

On nous dit aujourd'hui que tout est mouvement dans le monde. La terre est emportée avec une effroyable rapidité dans l'espace. Tout y vit, c'est-à-dire tout y change ; l'immobilité serait la mort. L'esprit ne va pas moins vite. Rien ne peut le satisfaire, rien ne peut le fixer. Il poursuit sans cesse un idéal, un infini qu'il sent autour de lui, au-dessous, au-dessus de lui. Cette recherche est sa gloire, c'est à elle qu'il doit sa grandeur.

Souvent aussi l'homme se lasse. Désespoir ou témérité, il veut en finir avec cette poursuite sans trêve et s'emparer de la vérité par un coup hardi. L'imagination vient à son secours sous le nom de métaphysique ; il fait halte et crie au monde entier qu'il a enfin trouvé le point central, la vérité, le repos. Celui-ci a découvert la langue universelle, la même pour tous les temps, tous les peuples, tous les arts, toutes les sciences. Celui-là, la philosophie absolue ; cet autre, le droit naturel, la loi invariable, pour régler les rapports qui changent sans cesse. C'est toujours la même illusion et la même ambition. Renonçons à ces chimères qui nous éloignent de la vérité : en approcher, l'entrevoir de plus près et n'y jamais atteindre, c'est notre destinée ici-bas. Personne n'emprisonnera l'esprit humain dans un système, dans une formule, l'inventeur fût-il cent fois plus ingénieux ou plus fou que le tailleur qui voulait habiller la Lune.

E. LABOULAYE.

## MÉDITATION

LE SOIR

C'est une nuit d'été... La forêt est sombre... La charnelle tremble, le peuplier frissonne, la liane, l'herbe, la feuillée, le brin de mousse s'agitent sous la brise du soir. Les fleurs s'effeuillent sur le vert gazon. L'oiseau, amant des nuits, charme les bocages, et la nature endormie soupire harmonieusement.

Un lac dort paisiblement dans un vallon. Quelques feuilles mortes, emportées par le vent, ternissent la limpidité de ses eaux. D'épais branchages ombragent un pont rustique. Le rêveur en passant contemple l'onde, les feuillages... arrache une feuille, une tige fleurie, une fleur fanée... Pour lui, c'est une date, une pensée, un souvenir. Sur les bords inconnus de ce lac isolé, fleurissent les pâquerettes, les coquelicots, les lis. Les abeilles s'isolent dans ces sentiers embaumés et les

papillons viennent butiner sur les roses. Le bourdonnement des insectes, les caresses du zéphir, le chant des cigales en troublent la monotonie.

Un bosquet s'élève, de sombres magnolias le recouvrent de leurs branches mouvantes. La blanche tourterelle sommeille dans son nid de verdure. Les lucioles rayonnent sur l'herbe humide. Un pâle rayon de la lune se balance sur ce bosquet solitaire...

Cet isolement est le berceau de l'amante... qui voit le rayonnement d'une âme dans l'astre qui brille, qui entend les murmures d'un cœur dans tous les bruits nocturnes, qui reconnaît une voix dans chaque soupir de la nature épanouie, et qui ensevelit son amour dans les fleurs flétries jonchant le gazon.

C'est sous ces ombrages que l'amante aime, rêve et pleure, que le poète improvise ses plus beaux vers, que l'artiste sourit à la gloire à travers ces ronces et ces taillis.

Que de recueillement ! Que de parfums ! Que de saveur ! Que d'enivrement le soir dans la forêt !

MARIE ROUSSEL.

Nouvelle-Orléans.

## CHOSSES ET AUTRES

L'exposition de Boston est ouverte depuis la semaine dernière.

Le prince George sera présent à l'ouverture de l'exposition de Toronto.

M. Arthur Buies est de retour à Montréal de son voyage aux Montagnes Rocheuses.

La reine Victoria a souscrit £200 au fond de secours organisé pour l'Égypte.

L'enquête dans la contestation de l'élection de Laval est fixée au 20 courant.

Léon Halévy, auteur distingué et frère du célèbre compositeur, vient de mourir à Paris.

La reine a conféré l'ordre de la Jarretière au prince Albert Victor, fils du prince de Galles.

On dit que l'hon. Rodrigue Masson succéderait à M. Robitaille comme lieutenant-gouverneur, en août 1884.

Le juge Routhier, de Québec, fera une conférence au profit du bazar du Gesù, le 28 courant, à Montréal.

Suivant une dépêche de Rome, on a ressenti une violente secousse de tremblement de terre, la semaine dernière, à Fracasti.

A une assemblée des royalistes, tenue à Paris, le comte de Paris a été reconnu comme héritier du comte de Chambord.

On annonce que M. l'abbé Tanguay est sur le point de terminer son dictionnaire généalogique des Canadiens-Français.

M. Loyson, ex-père Hyacinthe, doit venir prochainement, paraît-il, donner une série de conférences en Amérique.

Par suite d'un remaniement ministériel, l'honorable M. Larivière est devenu ministre de l'agriculture dans le cabinet de Manitoba.

Le corps de musique, "l'Harmonie de Montréal," a remporté un beau succès à l'ouverture de l'exposition de Boston.

M. L. Lesage, sous-ministre de l'agriculture, vient d'être nommé membre du Conseil d'Agriculture de la province de Québec.

L'élection de Kent, Nouveau-Brunswick, aura lieu le 22 courant, à moins que l'hon. M. Landry ne soit élu par acclamation le 15.

Le marquis de Landsdowne, successeur du marquis de Lorne, se mettra en route le premier octobre prochain pour le Canada.

L'association médicale du Canada s'est réunie à Kingston. Parmi ceux qui ont déposé des rapports on remarque M. le Dr Laroque, de Montréal.

Il est rumeur que l'hon. juge Routhier va remplacer feu M. le juge Alleyne à Rimouski, avec l'entente qu'il sera appelé à Québec à la première vacance.

Laycock, le rameur australien, vient de provoquer Hanlan en une course à chaloupe pour un enjeu de mille louis et le titre de champion du monde.

L'hon. M. Mousseau se représente dans le comté de Jacques-Cartier. Les brefs sont émanés. C'est le 19 cou-

rant que la nomination aura lieu à Sainte-Geneviève. La votation se fera le 26.

Avant-hier a eu lieu l'ouverture de l'exposition de Toronto. La cérémonie de l'ouverture officielle s'est faite hier par S. E. le gouverneur-général, S. A. R. la princesse Louise et son neveu le prince George.

Les membres de la législature et de la presse de Manitoba feront, dans quelques jours, une excursion aux Montagnes Rocheuses, sur le chemin de fer du Pacifique Canadien.

Nous regrettons d'apprendre que M. Benjamin Sulte, en se rendant à sa demeure, il y a quelques jours, à Ottawa, a fait une chute et s'est cassé une jambe près de la cheville du pied.

Une des dernières volontés du comte de Chambord était d'être enterré à Goritz et non en France. "Il n'ont pas voulu de moi, vivant, disait-il, et ils n'auront pas besoin de moi mort."

La semaine dernière, un convoi de 53 wagons et deux locomotives est passé sur l'Intercolonial en route pour l'Ouest. La longueur de ce convoi était de huit arpents (1,440 pieds), ou plus d'un quart de mille.

On se plaint beaucoup en ce moment de la perte de lettres enregistrées. Un de nos compatriotes demande que le gouvernement fédéral adopte un système à l'aide duquel on pourrait assurer les lettres.

La compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien a obtenu, pour ses exhibits à l'exposition Internationale d'Amsterdam, un diplôme d'honneur, ce qui était la plus haute distinction décernée.

La commission nommée pour évaluer les pertes causées à la bibliothèque de la Législature de Québec, par l'incendie du 19 avril dernier, vient de faire rapport qu'elles se montent à la somme de \$31,578.

Une dépêche de New-York annonce que le R.P. Joseph Carbray, dont on a annoncé la nomination comme évêque de Hamilton, Ontario, sera consacré à Rome sous peu, et arrivera au Canada en octobre prochain.

Cette année encore, les artilleurs canadiens ont remporté le premier prix pour le montage et le démontage des pièces au concours de Shoeburyness. Parmi ceux qu'ils ont battus se trouvait un détachement fourni par l'arsenal de Woolwich.

Mgr Guibert, archevêque de Paris, a fait parvenir au nonce apostolique la somme de 43,000 francs, produit des quêtes et offrandes recueillies dans les églises du diocèse de Paris, le jour de l'Assomption, pour les victimes du tremblement de terre d'Ischia.

On mande de Paris que la France fera probablement une démonstration navale sur les côtes de la Chine, dans la direction de Canton. L'amiral Peyron, ministre de la marine, a reçu une dépêche disant que mille soldats anamites ont été tués et quinze cents blessés pendant le bombardement des forts sur la rivière Hué, par les Français.

Si un malade ou un invalide a quelque doute sur l'efficacité des Amers de Houblon, qu'il essaye ; il y a des centaines de cas semblables au sien qui ont été guéris, et lui aussi aura la preuve de leurs qualités curatives.

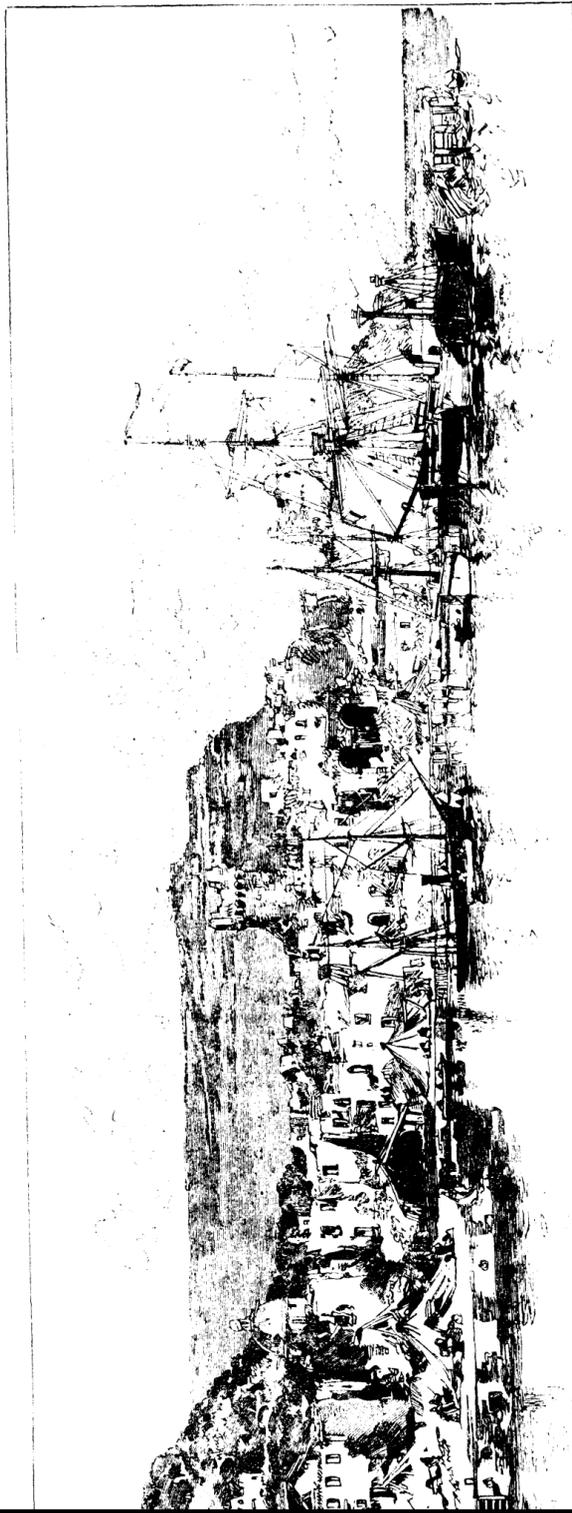
GREENWICH, 10 février 1880.

Messieurs.—J'avais été condamné par les médecins comme devant succomber à la consommation. Deux bouteilles des Amers de Houblon m'ont guéri. — LEROY BREWER.

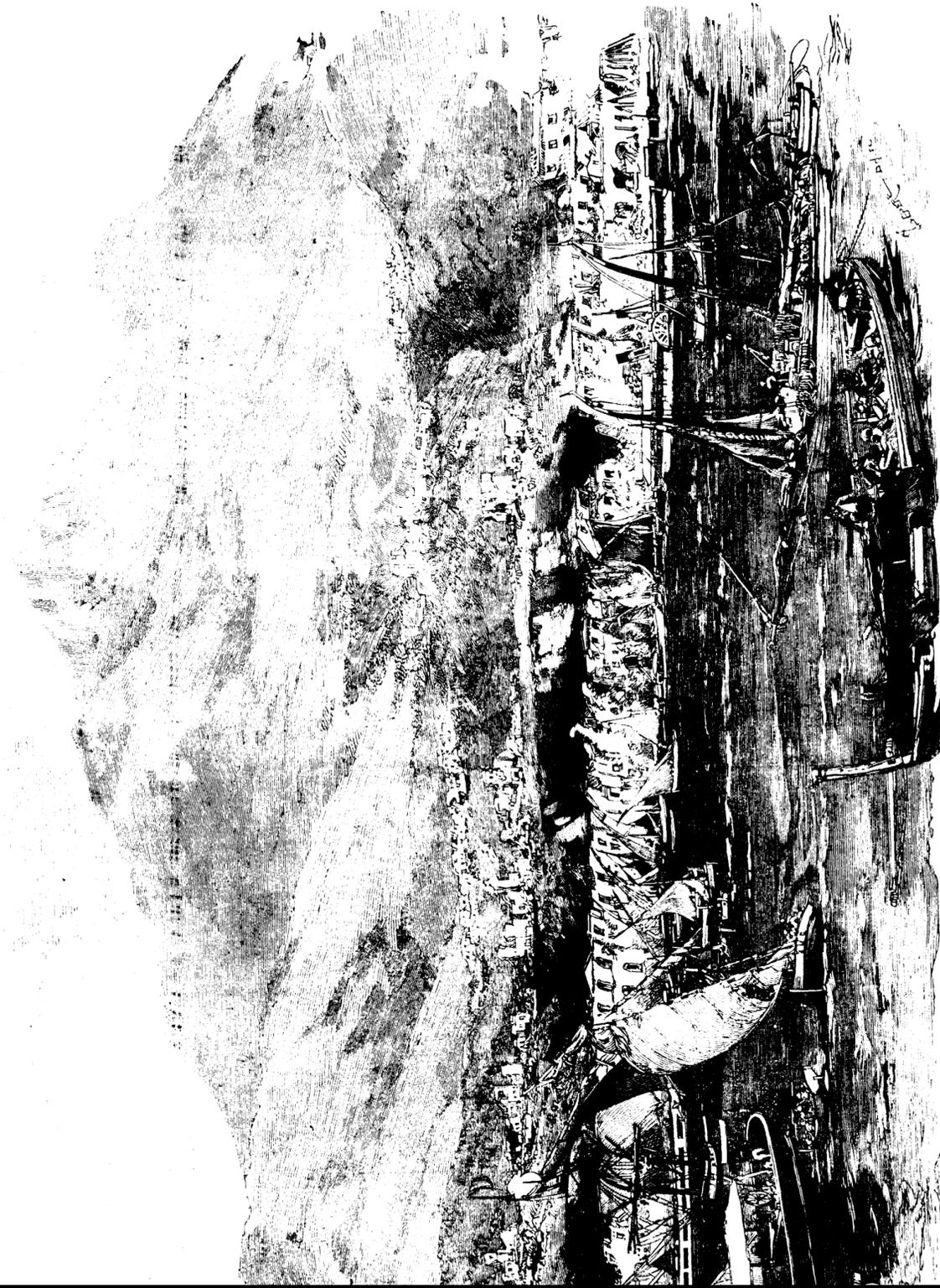
## Ce que rapportent les poules en France

D'après une note publiée dans une revue agricole, les poules rapportent, en France, plus de 336 millions de francs par an, savoir : en viande, 153,500,000 francs ; en œufs, 183,000,000 de francs. Ces magnifiques revenus sont dus à 45,000,000 de poules et environ 7 à 8,000,000 de coqs. On remarquera l'immense produit des œufs, supérieur à celui de la viande. Il est impossible de se faire une idée de ce qu'on exporte d'œufs français en Angleterre, par exemple, dans tous les départements du Nord-Ouest.

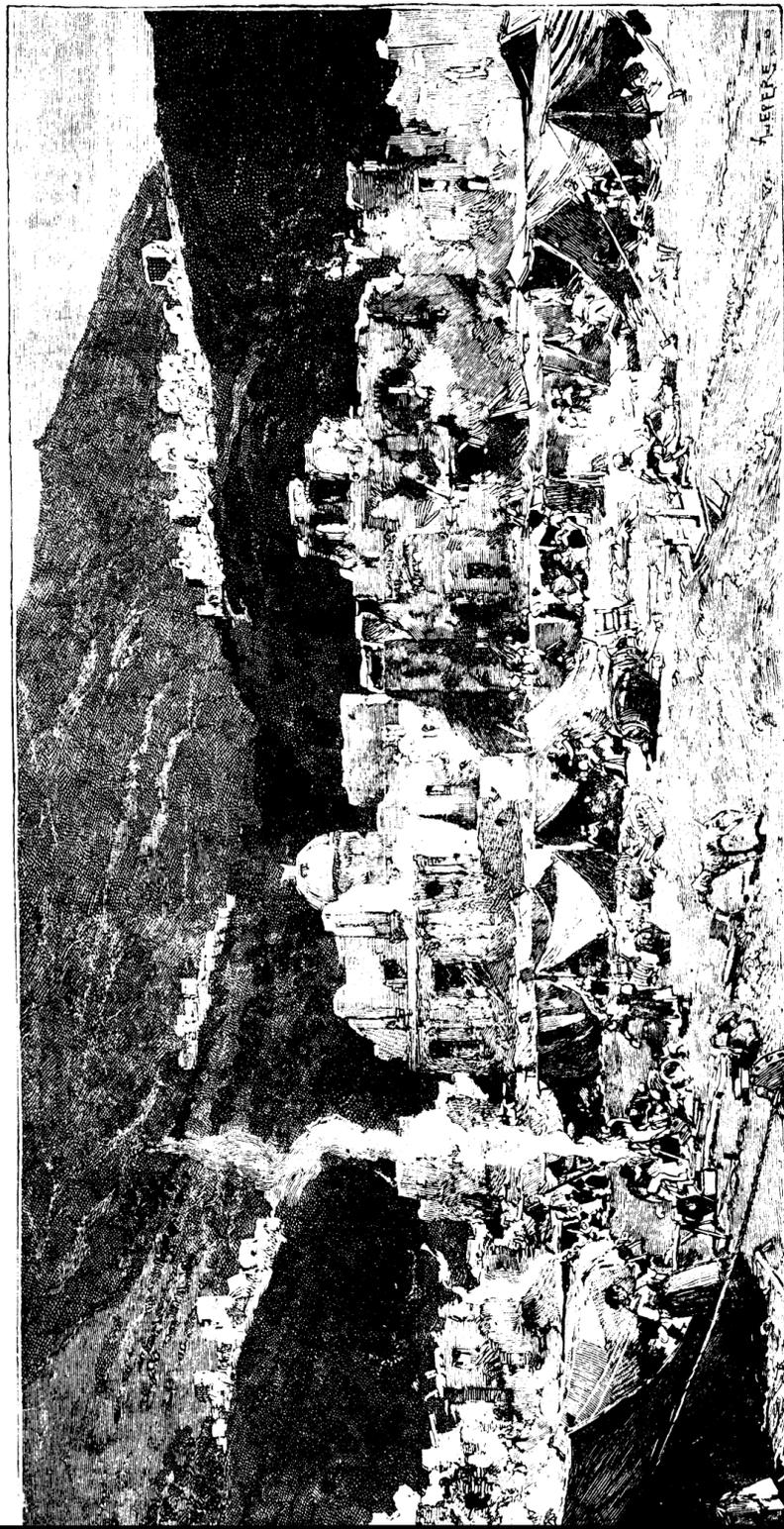
Au reste, le nombre total d'œufs pondus par an est d'environ 3 milliards 60 millions, dont une certaine quantité sont perdus par la négligence des éleveurs ou cultivateurs ; dans les grandes fermes, il en est tenu une comptabilité très minutieuse, et chaque poule a un compte au grand livre. La volaille est le vrai bétail de la toute petite propriété ; elle est aux bestiaux ce que la culture jardinière et maraîchère est à la grande culture, et l'on ne saurait trop recommander aux fermiers de se tourner de ce côté.



Le village de Fortio, après la catastrophe.



Vue générale de Casamicciola après la catastrophe. — Sur les hauteurs.



Le village de Lacco Ameno après la catastrophe. — Sur les hauteurs.

## LE MOULIN ROUGE

—0—

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

XII

LE DRAME

(Suite)

Une de ces terreurs paniques et sans cause immédiate, qui s'emparent des foules, à certaines heures, aussi bien que des armées en déroute, affola soudainement les spectateurs placés derrière lui et à ses côtés sur l'estrade.

Tous, par un mouvement irréflecti, se précipitèrent en avant, comme si les hautes m-trailles neuves auxquelles s'adossait l'échafaudage allaient s'écrouler sur eux.

Une terrible oscillation résulta du brusque déplacement de plusieurs centaines de personnes.

On entendit craquer les poteaux de l'estrade; les planchers mal assemblés se disjointèrent; l'équilibre était rompu; l'échafaudage tout entier s'abattit, écrasant les blessés et les fugitifs, entassés dans la rue Neuve, et ensevelissant sous ses débris presque tous les voisins de M. Talbot et de Pauline.

Le vieillard et sa fille, plus favorisés que ces malheureux sans doute parce qu'ils occupaient des places du premier rang, se trouvèrent lancés à une assez grande distance; ils tombèrent debout; la violence de la secousse, il est vrai, les renversa au moment où ils touchaient le sol, mais ils roulèrent sur un amas de cadavres; leur chute en fut amortie et, surpris de se revoir vivants et sans blessures, ils s'entraidèrent à se relever.

Echappés par une sorte de miracle à ce danger mortel, le père et la fille étaient bien loin cependant d'être sauvés... d'un instant à l'autre ils pouvaient être écrasés sous les sabots des chevaux affolés qui se débattaient dans une mêlée sans nom, ou foulés aux pieds par les fuyards, ou frappés par les égorgés.

En moins d'une seconde, M. Talbot envisagea sous toutes ses faces cette situation quasi désespérée. La pensée qu'il ne pouvait rien pour sa fille lui serra le cœur comme une tenaille d'acier: il voulut tenter cependant un suprême effort, et, jetant un rapide regard autour de lui, il entrevit une chance de salut...

A vingt pas à peine, derrière l'endroit où s'élevait un instant auparavant l'échafaudage écroulé, s'ouvrait une ouverture béante et sombre.

C'était la porte cochère de l'un des hôtels en construction dans la rue Royale... Cette porte, démasquée par la chute des estrades, donnait accès dans un large espace, encombré de pierre de taille et de matériaux de toutes sortes, lieu d'asile sûr où le péril n'existerait plus...

Mais ce lieu d'asile, comment l'atteindre? Comment franchir avec Pauline la montagne de débris, de mourants et de morts qui s'élevait en travers de la rue comme une barricade insurmontable?

C'était, pour le vieillard, une entreprise presque irréalisable... il l'essaya pourtant; il dit à sa fille:

— Mon enfant, tout n'est pas perdu... rappelle ton courage... rassemble tes forces et suis-moi! Dieu nous aidera.

Puis, saisissant Pauline par la main, il s'élança avec elle parmi les décombres, monstrueux assemblage de charpentes brisées et de cadavres sanglants...

Il en atteignit le faite, soutenant toujours la jeune fille frissonnante, à demi-morte, qui poussait des gémissements et des cris d'horreur en sentant palper sous ses pieds les membres des infortunés qu'un reste de vie agitait encore.

Ils touchaient cependant au but. Quelques pas à peine, désormais, les séparaient du terrain libre et désert. Ces quelques pas furent franchis, et M. Talbot, serrant Pauline contre son cœur, s'écria:

— Mon Dieu! vous m'avez permis de sauver ma fille! mon Dieu! Seigneur mon Dieu, je vous remercie et vous bénis!... ah! ce moment me fait oublier toutes les douleurs de ma vie! je suis heureux!... je n'ai pas souffert!

Il fit asseoir la jeune fille sur un bloc de pierre, il l'enveloppa de ses bras, il couvrit de baisers son front pâle et ses joues livides, en répétant:

— Le péril est passé... le miracle s'est fait... rassure-toi, ne tremble plus...

Hélas! tout n'était pas fini pour le vieillard et pour son enfant.

La scène que nous venons de raconter, et qui, selon toute apparence, devait passer inaperçue au milieu de son cadre d'épouvantable confusion, avait eu un témoin attentif.

Ce témoin était Roland de Lascars.

Depuis quelques instants, le baron, forcé de quitter la colonne du garde-meuble contre laquelle les remous tumultueux de la foule menaçaient de l'écraser, s'était laissé entraîner malgré lui par le courant dans la rue Royale.

Commencant à craindre de devenir l'une des victimes de la tempête suscitée par lui, se sentant débordé de toutes parts et comprenant l'impossibilité de la lutte contre un courant déchaîné, il venait de chercher un abri derrière la caisse d'un carrosse renversé, qui jouait au milieu de la voie publique le rôle d'un bloc de granit au sein d'un fleuve impétueux, et forçait le terrible courant à se diviser.

Roland fut rejoint presque aussitôt en ce lieu par un petit groupe de cinq hommes, à mines effroyables; leurs visages enflammés rayonnaient d'une joie farouche, leurs mains et leurs vêtements étaient tachés de sang.

La présence de tels voisins, en un pareil moment, n'était rien moins que rassurante. Le baron, à tout hasard, glissa l'une de ses mains sous la basque de sa veste écarlate et chercha la crosse d'un pistolet passé dans sa ceinture.

XIII

ROLAND, BERGAMOTTE ET TANCRÈDE

Mais, avant qu'il eût achevé le geste et saisi l'arme, l'un des bandits, le regardant bien en face, s'écria:

— Cornes du diable, mon officier, la rencontre est heureuse! j'ose croire que voilà une belle nuit, et qu'on fait ici de la bonne besogne! qu'en dites-vous?

Roland fixa les yeux à son tour sur son interlocuteur, et reconnut Bergamotte, le voleur de montre et le donneur de renseignements.

— Belle nuit, en effet! répliqua-t-il, mais pourquoi quittez-vous si vite cette besogne que vous faites?

— Mon officier, on n'est pas de fer! il faut bien reprendre haleine, quand on a travaillé comme nous venons de le faire, les camarades et moi!... Ah! nous n'y allons pas de main morte, et nos couteaux sont rouges jusqu'au manche!... A propos, il m'est arrivé malheur... un imbécile de bourgeois, d'un grand coup de coude, a mis en miettes votre montre dans ma poche!... J'ai remboursé le coup de coude avec un coup de pointe, mais ça ne raccommode pas la montre, et j'y tenais pour l'amour de vous.

Au moment où Lascars allait répondre, un bruit formidable l'en empêcha. L'écroulement de l'estrade chargée de spectateurs était la cause de ce fracas inattendu.

Pauline et son père vinrent tomber à quelques pas du baron qui tres-saillit en reconnaissant la jeune fille.

— C'est le diable qui me l'envoie! murmura-t-il, puisque l'occasion se présente, ne la laissons point échapper.

— Bergamotte, dit-il vivement au bandit, Huber vous a donné l'ordre d'obéir, vous et vos gens, à quiconque vous adressait ces mots: *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

— C'est la vérité, mon officier, et si vous avez quelque chose à nous commander, ne vous gênez pas, nous sommes là...

— J'ai quelque chose à vous commander, en effet, et le service que j'attends de vous sera payé... vous êtes cinq... chacun de vous aura dix pièces d'or.

— A ce prix-là, répliqua Bergamotte, nous passerons, si vous voulez, dans le feu qui flambe là-bas, près de la statue du roi.

— Vous voyez ce vieillard et cette jeune fille?

— Qui sont en train d'escalader les tas de décombres, et qui ne s'y prennent, ma foi, pas trop mal... est-ce ça?

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien! emparez-vous de la fille, séparez-là de son père et emportez-là.

— Où?

— Où vous pourrez, pourvu que ce soit hors de la foule.

— Ce sera difficile.

— Moins que vous ne le pensez... l'un de vous portera la petite... Je marcherai devant avec les quatre autres, l'épée nue à la main, et nous nous ouvrirons de force un passage... aussitôt que nous serons en lieu sûr, je vous remettrai le prix convenu.

— C'est bon!... dit Bergamotte, nous allons essayer... puis il ajouta: Pendant que nous serons en train, faut-il tuer le vieux?

— C'est inutile... répondit Lascars, laissez-le vivre... à moins cependant qu'il ne se défende...

— C'est entendu... en avant les autres...

Les paroles qui précèdent s'étaient échangées tandis que M. Talbot et Pauline gravissaient les monceaux de cadavres et de débris.

Ils venaient d'atteindre les débris de la porte cochère, lorsque Bergamotte, Lascars et les quatre bandits s'élançèrent à leur tour.

M. Talbot, au moment où nous venons de l'entendre remercier avec ardeur le Dieu de miséricorde et jurer à sa fille que le péril était passé, vit tout à coup se dresser devant lui un cercle de visages sinistres.

Saisi d'une nouvelle et poignante terreur, il tenait ses deux mains tremblantes vers ces hommes inconnus, et il s'écria:

— Que me voulez-vous?

— A vous, rien, vénérable antiquité... répliqua Bergamotte avec l'ignoble ironie du bandit qui raille avant de frapper, mais nous avons quelque chose à dire à la jolie fille que voilà.

M. Talbot frissonna de la tête aux pieds, et sa pâleur devint effrayante.

— C'est ma fille, balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, c'est ma fille, et c'est une enfant!... Au nom du ciel, messieurs, ayez pitié d'elle... au nom du ciel, ayez pitié de moi!...

— Assez de dialogue, respectable ancêtre!... reprit brutalement Bergamotte, nous ne sommes pas ici pour causer... Il nous faut la petite et nous l'aurons, par la meilleure de toutes les raisons, et cette raison, c'est que nous sommes les plus forts... Rangez-vous donc, mon brave aïeul, et laissez-nous faire cette besogne sans broncher... Je vous dis ça pour votre bien... Soyez d'ailleurs parfaitement tranquille... On aura grand soin de l'enfant, et je connais, pas loin d'ici, un bel officier, riche et généreux comme un roi, qui lui porte un vif intérêt.

En parlant ainsi le bandit s'avança de quelques pas afin de saisir Pauline.

La jeune fille s'était levée, plus semblable à une statue de la Terreur qu'à une créature vivante.

Elle se jeta frissonnante en arrière, tandis que de sa gorge contractée s'échappait un cri rauque, cri d'effroi, de détresse et de mépris.

Le malheureux père, bouleversé jusqu'au plus profond de ses entrailles par ce cri désespéré, se plaça résolument devant Pauline.

— Ah! murmura-t-il, une épée!... Si seulement je tenais une épée!

Mais il était seul et désarmé, en face de six hommes, qui tous avaient le couteau ou le pistolet au poing.

Il leva vers le ciel ses yeux mouillés, ses mains défaillantes, et d'une voix dont aucune parole ne saurait exprimer les notes déchirantes, il cria:

— Dieu tout-puissant, vous voyez ces infâmes! ne viendrez-vous point en aide au vieillard qui veut sauver sa fille!

Un long éclat de rire des bandits accueillit cette invocation suprême.

— Finissons-en... dit Bergamotte, tout ça, c'est s'amuser à la bagatelle, et nous n'avons pas de temps à perdre...

En parlant ainsi, il franchit la distance qui le séparait de Pauline et il étendit les bras enfin de s'emparer d'elle.

M. Talbot poussa un rugissement pareil au rauquement du tigre auquel on enlève ses petits.

Il se pencha vers le sol, et, ramassant pour s'en faire une massue, un fragment de granit tombé sous le marteau des tailleurs de pierre, il s'efforça de frapper Bergamotte au visage.

Le misérable n'évita le coup qu'à moitié. La pointe aiguë de l'arme improvisée déchira ses vêtements et ensanglanta sa poitrine. La fureur s'empara de lui; sa fièvre de meurtre, un instant endormie, se réveilla: la crosse de son lourd pistolet résonna sur le crâne du vieillard qui s'abattit comme foudroyé et ne donna plus signe de vie.

— Pas moyen d'en finir d'une autre façon... murmura le

bandit; ce vieux ne voulait rien comprendre! le tour est fait... j'empoigne la fille, et allez de l'avant vous autres!...

En même temps il saisit Pauline, malgré l'énergie de sa résistance dont il ne s'inquiéta pas plus que des révoltes inoffensives d'un petit enfant; il jeta sur son épaule ce fardeau léger et il s'élança à la suite de Lascars et des quatre grébins qui gagnaient la rue, prêts à frapper mortellement quiconque tenterait de s'opposer à leur passage.

Si brutal ment violente était l'étreinte du bandit, que la jeune fille, brisée et suffoquée tout à la fois, ne put, dans le premier moment, ni respirer, ni parler, ni crier... elle étouffait; elle se sentait mourir...

Au bout de quelques secondes, cependant, l'air vital vint de nouveau gonfler sa poitrine, et alors, presque folle, n'ayant plus ni la confiance ni le souvenir de tout ce qui venait de se passer sous ses yeux, elle jeta dans les airs cette clameur lamentable, à laquelle Bergamotte répondit par des ricanements:

— Mon père... mon père ne m'abandonnez pas!

Pauline semblait perdue sans ressource! Dans ce péle-mêle gigantesque et sanglant, où chacun ne dressait qu'à soi, qui donc viendrait en aide? qui donc braverait de mortels périls pour la défense d'une inconnue?... personne, assurément! personne!

Mais Dieu veillait! l'œuvre d'iniquité ne devait point s'accomplir! le défenseur inattendu se présenta soudain!... un gentilhomme me, dont le costume riche et élégant était déchiré en maints endroits, symptôme irrécusable d'une lutte violente au milieu du désordre, barra le chemin à Lascars et à ses bandits, en s'écriant d'une voix tonnante:

— Ah! ça, que veut dire ceci, marauds? depuis quand enlève-t-on les femmes en plein Paris? Halte-là, misérables, et lâchez cette jeune fille.

Ces paroles, distinctes malgré le tumulte, arrivèrent jusqu'à Pauline, la ranimèrent et lui rendirent un peu d'espoir.

— Sauvez-moi... balbutia-t-elle en se dressant, par un suprême effort, sur l'épaule de Bergamotte; monsieur, au nom du ciel, sauvez-moi...

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle... répondit le gentilhomme qui tira son épée hors du fourreau et s'en servit chevaleresquement pour saluer Pauline.

Lascars poussa un hurlement de fureur.

Ce hardi gentilhomme qui lui barrait le passage, entravant ainsi la réalisation de ses projets infâmes, il venait de le reconnaître!... C'était son juge et son exécuteur de la nuit précédente; c'était l'objet de sa haine la plus ardente, la plus implacable, c'était le marquis d'Hérouville!

Lascars s'élança vers son ennemi sans lui donner, du moins il le croyait, le temps de se mettre en défense, mais Tancrede, s'attendant à une agression de ce genre, était sur ses gardes; son épée, aussi rapide que la foudre, vint à la parade avec une irrésistible impétuosité. La longue brette du baron, malgré sa trempe robuste, ne put résister à un pareil choc; elle se brisa comme si elle eût été de verre, ne laissant qu'un tronçon dans la main désarmée de son maître.

La couche de bistre étendue sur la figure de Lascars, et le vieil uniforme dont il était revêtu, rendaient méconnaissable ce scélérat.

Tancrede d'Hérouville, loyal jusqu'à l'exagération, et généreux jusqu'à la folie, abaissa son arme, au lieu de frapper, ainsi que certes il en avait le droit, la poitrine découverte du lâche ravisseur.

— Je vous donne la vie! dit-il avec un écrasant dédain, rendez libre cette jeune fille, et retournez dans la fange d'où vous sortez!

Roland, pour toute réponse, recula de deux pas, tira de sa ceinture ses pistolets et fit feu, presque à bout portant, sur le marquis.

L'une des balles effleura les cheveux de Tancrede; l'autre traversa de part en part le collet de son habit.

— Tuez-le! mais tuez-le donc! cria d'une voix rauque à ses bandits Lascars fou de rage d'avoir manqué son coup; cent louis tout à l'heure... cent louis tout de suite, à celui de vous qui le tuera!

Excités par l'appât de cette récompense magnifique, les quatre coquins entourèrent M. d'Hérouville. Bergamotte seul, embarrassé par son fardeau, ne put prendre part au combat.

Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car, en moins de quelques secondes, Tancrede, comparable aux fabuleux héros des romans de la Table-Ronde, désarma ses quatre agresseurs, et les coucha sur le sol à ses pieds.

L'un d'eux était mort, les trois autres dangereusement blessés, poussaient des gémissements lamentables.

— Diable! murmura Bergamotte, le jeu qui se joue ici n'est pas bon pour nous! Voilà les camarades mal accommodés, et, présentement, mon tour va venir! Par bonheur, je sais un moyen de tirer mon épingle du jeu, et de gagner sans risque tout l'argent promis, et même quelque chose avec... je vais l'employer au plus vite.

En formulant cette réflexion, Bergamotte, qui se trouvait à côté de Lascars, frappa traitreusement la tempe de ce dernier par derrière avec la crosse de son pistolet, comme il avait frappé M. Talbot, quelques minutes auparavant. Le baron tomba sans connaissance, ainsi que tombe un bœuf foudroyé par la massue de l'abatteur.

Ceci fait, Bergamotte lâcha Pauline.

— Voici la fille, monseigneur!... dit-il en s'adressant à Tancrede, je n'agissais point pour mon propre compte comme bien vous pensez... j'obéissais à l'homme que voilà... un vrai coquin que je viens de châtier sous vos yeux... il serait donc malséant de me punir pour les fautes d'un autre, et, certainement, vous êtes incapable d'une injustice...

— Fuyez, misérable!... répliqua M. d'Hérouville. Je n'ai rien à démêler avec vous!

Bergamotte ne se fit pas répéter deux fois cet ordre. Il chargea sur ses épaules le corps inanimé de Lascars qu'il emportait avec lui pour le dépouiller à loisir. Il battit en retraite et il se perdit au plus épais nuage de la cohue.

Pauline, affolée et tremblante, était venue se réfugier auprès de son défenseur.

Tancrede contempla pendant quelques secondes, avec une immense pitié et une respectueuse admiration, cette jeune fille pâle comme un fantôme, belle comme les anges, et dont la terreur était si profonde que sa raison semblait momentanément altérée.

— Dussé-je ne revoir jamais ce divin visage, murmura-t-il je ne l'oublierai pas.

— Puis, tout haut:

— Mademoiselle, dit-il, j'ai fait de mon mieux... Vous êtes libre... par malheur les dangers qui vous menacent encore au milieu de cette foule, sont de ceux qu'il n'est point en mon pouvoir de conjurer... Veuillez prendre mon bras, mademoi-

selle, et permettez-moi de vous demander où je dois avoir l'honneur d'essayer de vous conduire.

Pauline regardait fixement Tancrède. Ses lèvres s'agitaient, sans articuler de sons perceptibles. Elle s'efforçait de remettre un peu d'ordre dans le cahos de sa pensée, elle cherchait à comprendre les paroles qui venaient de frapper ses oreilles; elle cherchait une réponse à faire à ces paroles.

Tout à coup la lumière se fit dans son cerveau troublé; elle poussa un faible cri.

— Ah! balbutia-t-elle ensuite, je me souviens. Oh! mon père... mon pauvre père...

Et elle éclata en sanglots.

Tancrède allait l'interroger avec une patiente douceur. Il en fut empêché par un événement soudain.

Les masses profondes qui fuyaient en désordre la place Louis XV, semblèrent saisies tout à coup d'un redoublement d'épouvante. On entendit des clameurs sauvages retentir; des imprécations et des blasphèmes éclatèrent; le torrent redoubla de furie dans son lit trop étroit, et remonta, comme une écume, jusque sur les amoncellements de débris, théâtre des dernières scènes que nous venons de raconter.

Alors ce fleuve humain s'empara, comme de deux épaves, de Tancrède et de Pauline, et les emporta avec lui.

Vainement M. d'Hérouville essaya de saisir dans ses mains les mains de la jeune fille pour n'être point séparé d'elle et pour pouvoir la soutenir au milieu de ces flots qu'à tout prix il fallait suivre, sous peine d'être écrasé par eux...

Un double et terrible courant les saisit, les sépara violemment et les entraîna, en les éloignant de plus en plus l'un de l'autre à chaque pas.

Lorsqu'au bout d'un peu de temps, le marquis put enfin échapper aux étreintes brutales du torrent ralenti, sa première action fut de revenir en arrière, malgré tous les obstacles, et de chercher la jeune fille.

Vingt fois il risqua sa vie dans cette inutile recherche.

Pauline avait disparu, et, sans doute, Pauline était morte.

(La suite au prochain numéro.)

## LE DRAPEAU

(Suite)

Habitué à passer presque toutes leurs journées en commun, décidés à achever ensemble leur existence, ces deux soldats, ces deux amis, différaient cependant sur plus d'un point physique et moral. Leur amitié si vive et si durable vint peut-être même des contrastes de leur nature. Fougerel, grand, maigre, sec, le visage légèrement pâle et sa barbe grise, était plus sévère, sans tomber dans la méchante humeur, que Malapeyre, son compagnon. Celui-ci, la taille élevée, mais épaisse, gros, sanguin, souriait et plaisantait plus volontiers. Mais, dans leurs habitudes, la différence des tempéraments n'était pas très grande. Fougerel avait une passion, le tabac, fumant sans cesse, le matin à sa fenêtre, le jour en se promenant, le soir en lisant. Malapeyre avait un péché mignon; le vin muscat ou les vins de la Péninsule. Il avait, sous sa grosse moustache, des froncements de lèvres satisfaits lorsqu'il venait de déguster un peu d'alcante ou de xérés. Fougerel lui reprochait souvent en riant d'être "sensuel." Ce goût du capitaine pour le vin fin n'allait d'ailleurs que jusqu'au caprice, et point jusqu'au défaut; mais Malapeyre eût, certes, mal diné, s'il ne se fût, avant le repas, ouvert l'appétit avec du malaga, et si, au milieu du dîner, on ne lui eût pas versé son verre de madère.

— Souvenir des campagnes d'Espagne et de Portugal, disait-il en riant.

Fougerel n'osait blâmer Malapeyre de ces prodigalités, lui qui dépensait ses économies en tabacs exotiques et en pipes extravagantes qu'il suspendait par rang de taille dans sa chambre, à un râtelier qu'il appelait "son musée."

On ne leur eût trouvé d'ailleurs, même en cherchant bien, aucun autre péché caché. Vieux déjà, après avoir risqué cent fois de se faire tuer, n'ayant jamais trouvé, dans leur jeunesse, six mois d'existence calme, de ces heures pendant lesquelles on se dit qu'après tout l'homme est fait pour aimer, être aimé, être père, vieillir en voyant grandir de petits êtres qui seront des hommes; après avoir laissé un peu de leur cœur et de leur fantaisie, comme un peu de leur sang, aux buissons du chemin, ils se retrouvaient, sans enfants, sans autre ressouvenir d'amour que des amourettes de garnison, bien las, bien oubliés, bien seuls dans leur refuge, et cependant heureux, calmes, sans désir, sans regrets, certains d'avoir accompli le devoir que tout homme doit remplir. Ils étaient, disaient-ils, de ceux qui ont la patrie pour famille et l'abnégation pour loi; soldats, ils avaient agi en soldats, et, contents du sacrifice, ils avaient joyeusement le soleil, se répétant qu'ils avaient certes le droit de se reposer après une journée bien remplie, et ils demeuraient volontiers dans leur ombre, silencieux, humbles, inconnus, épaves vénérables d'un grand naufrage.

D'ailleurs, un amour profond leur restait, une consolation suprême, de celles qui peuvent emplir toute une vie. Tombés à Waterloo, ils avaient clos du moins leur carrière par un acte de dévouement superbe qui satisfaisait pleinement leur conscience de soldats et de citoyens et fait passer un éclair d'orgueil dans leurs prunelles, lorsqu'ils y songeaient.

Ce jour-là, le 18 juin 1815, alors que la fortune colossale de l'homme qui avait tenu dans ses mains la France s'éroulait et se brisait comme verre, dans le sauve-qui-peut de la débâcle, ces deux hommes perdus

parmi la foule de l'armée vaincue, avaient jusqu'au dernier moment senti battre en eux-mêmes le cœur de la patrie. Ils avaient assisté, le matin, l'arme au bras, à cette première partie de la bataille qui fut une victoire. L'armée anglaise, décimée, vit plusieurs fois se dresser devant elle le spectre de la déroute. L'obstination de Washington, le *duc de fer*, la sauva. Elle permit aux soldats de Bulow et de Blücher d'arriver sur le champ de bataille et de trouver les derniers Anglais debout. Les grenadiers de la garde, suivant de loin les luttes gigantesques qui se livraient sur le plateau de Mont-Saint-Jean, écoutant le bruit de la fusillade qui venait d'Hougoumont, sur la gauche, et la canonnade qui, vers la droite, faisait croire à l'arrivée de Grouchy; les grenadiers, attendant l'heure où on les lancerait à leur tour sur l'ennemi, pour achever la victoire, comme on venait de lancer sur Mont-Saint-Jean la moyenne garde; — les vieux soldats impatients se disaient que la journée durait bien longtemps, et se demandaient comment Ney n'avait point déjà balayé les dragons des Ponsomy, les "enfants rouges" de Wellington et les highlanders d'Ecosse.

Tout à coup, vers la fin du jour, alors qu'on pouvait encore croire gagnée cette rude et farouche bataille, l'arrivée soudaine de Blücher, que Lobau ne pouvait plus contenir comme il avait arrêté Bulow, cette irruption inattendue de troupes fraîches sur le terrain de la lutte changea brusquement la fortune et mit la déroute dans les rangs français. De toute cette armée compacte et solide, il ne restait d'intact que les grenadiers de la vieille garde. Les autres corps, cruellement éprouvés depuis le matin, se trouvaient mêlés et confondus. Fantassins, cavaliers, cuirassiers de Milhaud, voltigeurs, lanciers de Ney, canonniers, grenadiers, tout roule, éperdu, comme un flot humain, sous la dure pression des colonnes prussiennes débouchant par Planchenoit. La garde alors se forme en carrés; la vieille garde essaie d'opposer une résistance invincible aux soldats de Blücher et à ces Anglais de Wellington qui descendent maintenant, en poussant leurs hurrahs, du plateau où on les massacrait le matin.

Impassibles, baïonnette croisée, cloués au sol, les grenadiers de la vieille garde attendent de pied ferme l'attaque suprême de l'ennemi; leurs carrés, citadelles humaines, broyés par la mitraille, tournoient sur le feu, s'écrasent sous les balles, se dispersent en laissant des monceaux de cadavres pour marquer la place où ils ont combattu. Cinq sont détruits, trois résistent encore! Les carrés que commandent les généraux Petit et Poret de Morvan, attaqués à leur tour, tiennent fièrement sous les boulets et les balles. Autour d'eux s'entassent les morts anglais et les cadavres prussiens. Et là, parmi ces héros, combattaient les capitaines Fougerel et Malapeyre, placés au centre, sabre en main, autour du portedrapeau. Pâles de fureur, ils jetaient à l'ennemi des injures terribles, étouffées sous le fracas de la bataille. Une balle tout à coup vint frapper au front l'officier qui tenait le drapeau tricolore. Un filet de sang coula du front troué de ce brave; blessé à mort, il se tenait debout, encore cramponné à la hampe du drapeau. Puis, brusquement, ses doigts se détendirent, et il tomba de toute sa hauteur la face dans la boue sanglante.

— Fougerel, s'écria Malapeyre, Fougerel, à toi le drapeau!

Fougerel saisit l'étendard échappé de la main du mourant et le brandit avec une colère superbe, l'agitant au-dessus des bonnets à poil et faisant claquer ses plis, dans cette atmosphère de fournaise, comme une bravade à l'ennemi. Une balle vint fracasser l'aigle et l'emporta, et le capitaine sentit vibrer dans sa main le drapeau qui semblait frissonner comme un être blessé!

En ce moment, les Prussiens, avançant lentement, mais sûrement, poussaient leurs masses sombres sur le carré qui pliait. Déjà quelques soldats éfarés se détachaient du groupe héroïque et se mêlaient à la cohue hurlante qui fuyait par la chaussée de Genappe. Alors il sembla à Fougerel qu'il entendait un grand cri, à la foi suppliant et impératif, un cri poussé par Malapeyre, et qui lui ordonnait de sauver le drapeau. Ces deux hommes se regardèrent instinctivement dans la fumée sombre. Ce ne fut qu'un éclair. Ils se comprirent. La partie était perdue.

— Ils sont trop! ils sont trop! disait Malapeyre.

Tout à l'heure les soldats Prussiens allaient arracher aux soldats mourant le drapeau des grenadiers de la garde. Il fallait le leur dérober, le leur ravir, il fallait le détruire. Fougerel fit glisser à terre la hampe qu'il tenait dressée, et la brisant sur un canon, tandis qu'il arrachait l'étoffe de soie.

— Enterre-le, dit-il à son ami.

Il y avait à leurs pieds, parmi les cadavres, un écouvillon cassé; Malapeyre s'en servit pour faire un trou assez profond dans la terre détrempée, boueuse, et quand il eut fini, recouvrant le drapeau, les lambeaux de soie, d'une couche de terre rouge de sang, il trépana sur cette sorte de tombe, puis, quand il releva la tête vers Fougerel, il entendit le capitaine qui lui disait avec un geste fier:

— Maintenant, vive la France! on peut mourir!

Et tous deux, sous la mitraille épouvantable, parmi

les cris de triomphe insultants des vainqueurs, au milieu des plaintes sinistres ou des menaces des vaincus, ces hommes froids, souriants, heureux d'avoir sauvé le drapeau, jetaient comme une arme impuissante la hampe brisée à la face des Prussiens, qui fusillaient maintenant le carré à bout portant.

Bientôt il n'allait plus rester sur le champ de bataille de Waterloo que le dernier carré que commandait Cambronne, et où Napoléon 1<sup>er</sup> voulut du moins, lui, s'enfermer pour mourir; les derniers combattants de la grande armée allaient tomber côte à côte, écrasés, mais invaincus. Fougerel et Malapeyre furent laissés pour morts.

Tous deux blessés, l'ambulance les sépara pour longtemps; on les avait transportés dans des fermes et soignés là, tant bien que mal. Les paysans qui les avaient recueillis les avaient reçus à demi vêtus, les poches vidées par les maraudeurs, et il leur fallut, une fois guéris, regagner le pays à pied, étape par étape, plus semblables à des mendiants qu'à des soldats. Mais quoi! ils se sentaient assez riches d'avoir enfoui, comme des avarès, le seul trésor qu'ils estimaient plus que tout au monde, car il représentait l'honneur national, il portait les couleurs françaises et leur semblait comme une image palpable de la patrie.

Lorsqu'ils se rappelaient cette journée terrible, ou plutôt l'heure crépusculaire où, tout étant perdu, n'ayant plus autour d'eux que la mort, ils avaient résisté jusqu'à la fin, le sang aux yeux, l'injure à la bouche, la main crispée sur la garde d'une épée qu'ils eussent brisée et non rendue; lorsqu'ils évoquaient cette dernière scène du drame dont ils avaient été les acteurs, ces tas de morts aux formes bizarres, ce ciel incendié, cette plaine immense, au fourmillement à la fois rouge des uniformes britanniques et noir des uniformes prussiens, cette ligne de feu enveloppant ce carré d'hommes décidés à périr, puis ce drapeau déchiré, cette hampe brisée, cet étendard disputé à l'ennemi et sauvé de son atteinte; lorsqu'ils se disaient: "Nous avons fait cela," Fougerel et Malapeyre relevaient le front, se regardaient avec des yeux contents et se tendaient la main en répétant: "Au moins, ils ne l'ont pas pris le drapeau des grenadiers de la garde!" Cette idée était la consolation, ce fait d'armes la consécration de leur vie. Retraités, inutiles, bons maintenant à faire des invalides, ils se disaient du moins qu'eux seuls, d'un même élan, d'un même accord, avaient vengé l'honneur du pays et celui du régiment. Aussi bien lorsqu'ils causaient de ce passé, les deux capitaines souriaient, Fougerel se frottait les mains et Malapeyre lui disait:

— Allons, un verre de madère à la santé du drapeau! Tu ne peux pas lui refuser ça!

Ainsi vivaient humblement, doucement, apaisés et contents, ces hommes qui avaient ouvert leurs veines pour faire de la pourpre à un despote, et qui eussent voulu donner leur vie pour éviter une défaite à la France.

JULES CLARETIE.

(A suivre.)

## LES CHIENS A PARIS

On calcule qu'il y a à Paris environ deux cent mille chiens de toutes races, qui, on le sait, sont soumis à un impôt annuel de cinq francs par chien de garde, et de dix francs par chien d'agrément. Or, l'administration des contributions indirectes s'est aperçue que cette redevance est à peine payée pour cent mille animaux, soit environ la moitié du nombre existant.

Un recensement fut prescrit qui n'amena aucun résultat; les concierges ignorent en effet si les locataires de leur maison payent l'impôt pour leurs chiens. Aussi, pour remédier à cet état de choses s'est-on décidé à la mesure suivante:

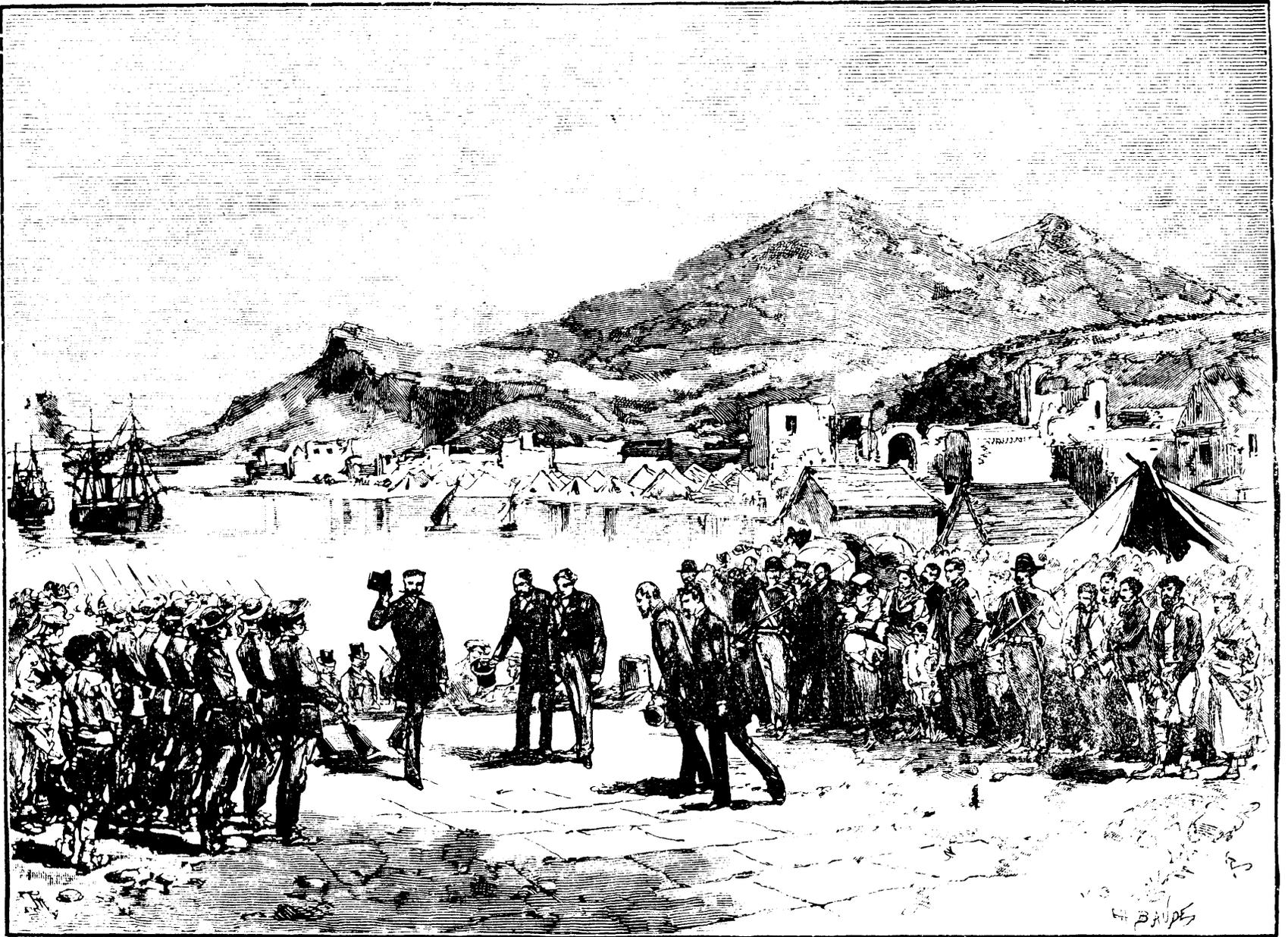
L'ordonnance de police sur les chiens prescrivant que ces animaux doivent être porteurs d'un collier avec l'indication des noms et adresse du propriétaire, ce dernier devra, en allant payer l'impôt, apporter ce collier qui sera timbré à chaud par un employé spécial: cette marque sera indélébile. On sera ainsi à même de s'assurer si les formalités nécessaires ont été remplies, et la tâche des contrôleurs sera d'autant simplifiée.

On estime que la nouvelle manière de procéder fera rentrer près d'un million de francs dans la caisse municipale.

Parlant de la réorganisation de l'armée française, la *Gazette de Cologne* s'exprime de la manière suivante:

"Aucun Etat moderne n'a jamais fait pour l'armée autant de sacrifices pécuniaires et personnels que ceux que la France fait actuellement, et il faut ajouter que la législation militaire de ce pays n'est pas encore complète, et que les Français devront encore faire d'autres sacrifices.

"La France a, du reste, l'avantage de pouvoir achever à loisir son organisation militaire, car il dépend d'elle surtout de fixer le moment où elle sera assez forte pour supporter une guerre sérieuse."



ISCHIA. — Arrivée du roi Humbert à Casamicciola.



ISCHIA. — Le roi Humbert visitant les ruines de Casamicciola.

## NOUVELLES DIVERSES

—De fortes gelées se sont fait sentir dans les états du New-Hampshire et du Vermont.

—La sœur du capitaine Webb est devenue troublée en apprenant la mort de son frère et s'est noyée.

—Il y aura de grandes courses au trot au Parc Lépine les 2, 3 et 4 octobre prochain.

—Aaron Goldstein, ancien soldat du premier empire français, est mort à Paterson, E.-U., à l'âge de 105 ans.

—Les Français vont garder leur position dans Madagascar jusqu'à ce que satisfaction ait été donnée par les Hovas.

—Avant peu Sorel sera doté de deux nouvelles manufactures, l'une d'instruments aratoires et l'autre de portes et fenêtres.

—On va tenter d'établir prochainement un téléphone entre Montréal et Toronto, une distance de cent-vingt lieues.

—On rapporte que les troupes françaises ont bombardé et incendié Loango, sur la côte occidentale d'Afrique.

—La reine Victoria est actuellement à Balmoral, d'où elle partira au mois de novembre pour se rendre en Italie.

—Dans quelques jours le choléra aura disparu d'Alexandrie. Les décès attribuables à ce fléau ne sont plus chiffrés que par trois ou quatre.

—Une nouvelle chaîne de montagnes est surgie dans le détroit de la Sonde, causée par les éboulements du tremblement de terre de Java.

—Le gouvernement suisse a refusé l'extradition de Lening, l'étudiant américain, qui a tué un de ses condisciples en duel, pendant son séjour en Allemagne.

—Des correspondants qui arrivent du Zoulouland rapportent que les indigènes sont à la veille d'une guerre générale d'extermination.

—M. Vermond, député de Seine-et-Oise, est parti pour visiter la côte nord du golfe Saint-Laurent, l'île d'Anticosti et le Labrador. Il sera accompagné, dans cette tournée, d'un ingénieur de mines français.

—Un lingot d'or pesant 300 onces, et évalué à \$6,000, a été apporté à Halifax, des mines de la rivière au Saumon. Ce lingot est le produit du travail du mois dernier.

—Un enfant âgé de deux ans, fils de M. Paul Saint-Pierre, demeurant rue Saint-Martin, No 115, s'est empoisonné en buvant du soda servant à la lessive.

—Les journaux de Londres annoncent que la France et la Chine ne désirent rien tant que de soumettre le conflit auquel elles en sont arrivées à l'arbitrage de l'Angleterre. En anglais, cette nouvelle s'appelle un *hint*.

—Les féniens s'organisent à Londres pour délivrer O'Donnell, le meurtrier de Carey, à son retour de Capetown. Cela indiquerait une recrudescence dans l'hostilité du sentiment irlandais à l'égard de l'Angleterre.

—Le Rév. Seldon, secrétaire du comité d'émigration organisé par le cardinal Manning, à Londres, est arrivé dernièrement par le *Sardinian*, avec 28 petits garçons orphelins qui seront placés à Ottawa.

—Le *Sun*, de Winnipeg, annonce que le mormonisme aurait réussi à s'implanter dans le Nord-Ouest. Si tel est le cas, nous espérons que les autorités ne perdront pas de temps, et qu'elles chasseront du sol canadien les odieux sectaires de cette monstrueuse religion.

—Demoiselle Délina Demers, de Laprairie, a institué une action en dommages pour rupture de promesses de mariage contre M. F.-X. Hébert, du même lieu. La plaignante réclame \$5,000 de dommages.

—Les archevêques de New-York, Baltimore, Cincinnati, Philadelphie, et plusieurs autres prélats sont attendus au Vatican, pour y conférer avec la Propagande sur les questions relatives au clergé, et à l'extension du catholicisme en Amérique.

—Une dépêche par le cable annonce le décès de M. Lionel Gardner, à Truro, Angleterre. Il avait été membre de la maison Bossange-Gardner, à Montréal, et était le gendre de l'hon. Jean-Louis Beaudry, maire de notre ville.

—Un article de Rochefort, dans *l'Intransigeant* de Paris, a soulevé une profonde indignation d'un bout à l'autre de l'Italie. L'article en question accuse le roi Humbert d'avoir empoché l'argent souscrit par la France pour le fonds de secours des victimes d'Ischia, et dans le même temps avoir excité l'Allemagne à anéantir la France.

—Mann, le meurtrier de la famille Cooke, subira son procès devant la cour d'assises à L'Orignal, le 17 de ce mois. Son avocat va faire venir des témoins d'Angleterre pour prouver que plusieurs membres de la famille du prisonnier ont été détenus dans des maisons de santé.

—Mme Patti a été engagée pour chanter dans deux concerts, à Birmingham et à Manchester (Angleterre). Il lui sera payé £1,000, soit \$5,000 pour chacun. C'est la somme la plus forte qui ait encore été payée en Angleterre à une actrice pour une seule représentation.

—Du 15 au 20 de ce mois deux transports partiront de Toulon pour le Tonquin, emmenant chacun 1,000 soldats. Un autre vaisseau transportera une batterie de campagne et des munitions pour 4,000 hommes qui seront envoyés d'Afrique.

—Le *Saint-Germain*, dont nous avons annoncé le naufrage, actuellement à Plymouth pour réparer ses avaries, ne sera point en état de prendre la mer avant vingt jours. Ses passagers et sa cargaison seront pris par l'*Amérique*, qui doit partir du Havre la semaine prochaine. Il y avait à bord du *Saint Germain* cinquante religieuses qui, probablement, viendront, comme les autres passagers, par l'*Amérique*.

—Un ministre Baptiste, de Bergen, N.-Y., homme très tempérament, souffrait des rognons et de la faiblesse de la vue. Deux ans après lequel un lui conseilla les Amers de Houblon comme étant un remède certain; il refusait constamment d'en faire l'essai, ayant une aversion pour tout ce qui portait le nom "d'Amers," mais enfin pressé par ses amis, il en fit usage, et est maintenant guéri.

## DE TOUT UN PEU

La quantité de l'huile employée aux Etats-Unis, annuellement, pour préparer la laine avant les opérations du cardage et du filage s'élève à 4,000,000 de gallons, représentant une valeur de \$2,700,000.

Le sciage du bois donne au Canada de l'emploi à 31,500 personnes, occupées dans 5,370 usines et recevant en moyenne \$200 par année chacune. La valeur des billots sciés est environ de \$21,000,000 et celle des salaires de \$8,000,000.

Dernièrement, les journaux ont parlé d'un phénomène qui s'est produit sur les bords du lac Supérieur. Le niveau de l'eau se serait, paraît-il, abaissé de quatre à cinq pieds dans l'espace de quelques minutes, puis aurait ensuite repris son premier niveau, et répété le même mouvement deux ou trois fois. Tous les témoins de ce flux et reflux précipités du lac disent que c'est la première fois que se produit ce phénomène. Cependant, il est certain que pareille chose est déjà arrivée en cet endroit.

Si on veut ouvrir le premier volume des *Voyages de McKenzie*, dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, on trouvera le même phénomène mentionné à la page 108.

*Traduction française* : " Il y a quelques années, dit-il, qu'on observa au grand portage un phénomène très singulier, dont on n'a pu découvrir la vraie cause. L'eau du lac se retirait tout à coup, laissa à sec un terrain qui, de mémoire d'homme, n'avait pas été découvert. L'eau diminua de quatre pieds, puis remonta avec la même vitesse au-dessus de sa hauteur ordinaire. Elle continua ainsi pendant plusieurs heures à baisser et à s'élever."

Un cavalier allait de Beyrouth à Damas. Chemin faisant, il vit au pied d'un palmier une vieille en haillons qui semblait se plaindre et disait :

—Qui donc me mènera à Damas ?

Le jeune homme proposa à la vieille de la prendre en groupe et de la conduire à la ville. En route, il lui demanda :

—Qui es-tu ?

—Je suis la peste noire.

Sur un mouvement d'horreur du cavalier, elle ajouta :

—Porte-moi toujours, car j'irai sans toi à la ville; seulement, comme tu es bienfaisant, je veux t'accorder une faveur.

—Alors, ne tue personne à Damas.

—C'est impossible. Demande-moi seulement combien tu veux que j'en tue.

—Eh bien ! soixante.

—Soit !

—Mais, ajouta le cavalier, comment te punirai-je si tu ne tiens pas ta promesse ?

—Tu me trouveras le soir derrière la grande mosquée.

L'homme alla à ses affaires. Le lendemain quinze personnes moururent, le surlendemain il en mourut trente, et enfin le troisième jour il en mourut soixante.

Indigné, le voyageur courut à la mosquée; la vieille y était encore.

—Est-ce ainsi, dit-il, que tu tiens ta promesse ?

—J'ai tenu ce que je t'ai promis. J'ai tué quinze personnes le premier jour, vingt le second et vingt-cinq le troisième. Tout le reste est mort de peur.

Ceci est un conte, mais il est basé sur un grand fond de vérité. La peur est un agent terrible en temps de peste ou de choléra et le plus sage, vis-à-vis de ces fléaux, est de s'en préoccuper le moins possible.

## Mariage

Le 5 courant, à la chapelle Saint-Louis de la Basilique de Québec, par M. l'abbé Cyrille Légaré, grand-vicaire du diocèse, et M. l'abbé Alphonse Lemieux, professeur au Séminaire, oncle et frère du marié, M. Victor Lemieux, fils de M. Narcisse Lemieux, marchand de fers de Québec, et mademoiselle Marie-Laure Paré, fille de M. Alfred Paré, du département des Terres de la Couronne de la province de Québec.

Les mariés sont partis le même jour pour un voyage de lune de miel. Nous leur souhaitons heureux voyage et heureux retour.

## Décès

Décédé, jeudi dernier, à Montréal, M. E.-C. Monck, avocat fils de l'honorable juge Monck.

Le même jour, M. J.-N. Pauzé, premier clerc du bureau de police de cette ville.

A Québec, la semaine dernière, M. Louis Blodeau, évaluateur à la douane, et l'un des plus anciens citoyens de cette ville.

## LES ECHECS

Montréal, 13 septembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

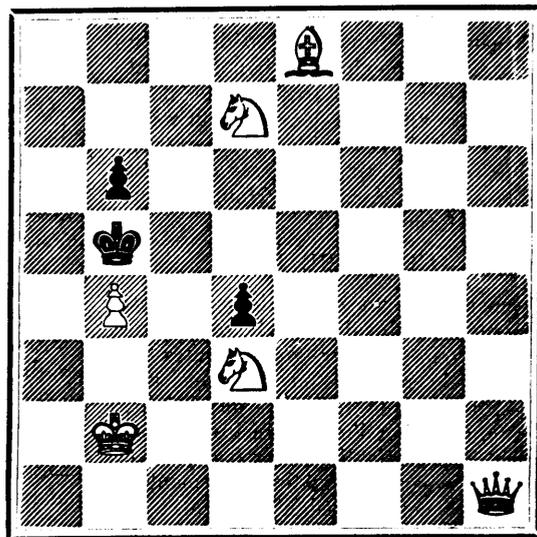
## SOLUTIONS JUSTES

No 369.—MM. I. L., Saint-Jean; G. P., Arthabaska; Ed. L., Trois-Rivières; L. O. P., Eugène-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tougas, Toronto; C. H. Provost, Ottawa; H. Bégin, S. Tudeau, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal.

## PROBLÈME No. 370

Composé par M. V. NIELSEN

NOIRS.—3 pièces



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

## SOLUTION DU No. 369

Blancs	Noirs
1 F 4c T R	1 R 5e C
2 P fait C	2 ?
3 F fait échec et mat.	

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALA, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Composé par M. JAMES PIERCE, M. A., Londres (Angleterre).

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 26 août**

**GRAVURES :** Toilette de soirée.—Toilette noire.—Toilette pour dîner, réception et casino.—Entre-deux brodé.—Vignette pour dessus de pelote.—Ourlet brodé.—Deux entre-deux.—Deux cols plats.—Col uni.—Trois manchettes.—Boucle.—Fichu forme corsage.—Autre fichu.—Fichu ouvert.—Col fichu.—Deux tours de cou.—Epingle boucle.—Deux épingles et une épée pour coiffure.—Toilette en faille et lainage (devant et dos).—Costume en lainage bleu (devant et dos).

**TEXTE :** Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Hommes et choses en Perse : Une fête chez la princesse Ismad-el-Dowleh.—La Nina, reflet d'Italie (suite).—Patrons coupés.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

**GRAVURE COLORIÉE :** Trois toilettes, dont une d'enfant.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 25 août**

**TEXTE :** Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : La fête populaire des Tuileries, le 26 août, aux Tuileries ; le choléra en Egypte ; l'Exposition de Zurich.—Noces parisiennes : le Caniche (suite), par Alain Bauquenne.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de La-salle.—Récréations de famille.—Bibliographie.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

**GRAVURES :** La décoration des Tuileries pour la Fête populaire du 26 août.—Le choléra en Egypte.—Un Egyptologue.—Porteuses d'eau à Vicovaro.—Un conducteur de buffali.—L'exposition nationale suisse à Zurich.—Au jardin des Tuileries.—Alexandrie : les ruines de la place des Consuls.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**QUESTIONS VITALES**

Demandez au meilleur médecin du monde si quelque chose est bon dans tout l'univers pour calmer l'irritation des nerfs et donner aux enfants des écoles un repos et un sommeil tranquille et réparateur. Il vous répondra ainsi que ses confrères que ce sont les Amers de Houblon sous toutes les formes.

**CHAPITRE IER**

Demandez à un ou plusieurs des plus éminents médecins du monde, quel est le meilleur remède pour guérir toutes les maladies de rognons ou des voies urinaires, telles que maladies de Bright, diabète, rétention d'urine, ainsi que toutes les maladies particulières aux femmes.

Alors ils vous diront explicitement et emphatiquement "Buchu."

Demandez aux mêmes médecins quel est le meilleur remède pour toutes les maladies du foie et de la dyspepsie, la constipation, les indigestions, la bile, la fièvre, la malaria, etc., etc., et ils vous répondront : Mandragore ! ou Dent-de-Lion ! Depuis que ces remèdes sont combinés avec d'autres en égale quantité et mélangés avec les Amers de Houblon, de façon à ce que

(La fin à la semaine prochaine)

**VARIÉTÉS**

Gom-Gom à son jeune héritier qui lui demande de l'argent pour acheter des pé-tards :

—Apprenez, mon fils, à ne goûter dans le cours de votre existence que les plaisirs durables et solides, et à toujours mé-priser les plaisirs artificiels !!!

**Mot d'enfant :**

Mlle Henriette, contemplant un train de chemin de fer qui passe, se retourne vers sa nourrice et, rêveuse :

—Tiens ! nounou, le chemin de fer qui fume son cigare.

—C'est donc vrai, m'ame Pochet, que votre locataire du second s'est laissé mourir d'un coup de sang ?...

—Pas étonnant !... J'ai jamais connu un homme si sanguinaire !...

Avant de partir aux bains de mer, Gom-Gom va chez un marchand faire emplette d'un costume de bains.

—Comment le désirez-vous ? lui dit celui-ci, nous en avons en coton et en laine.

—Donnez-m'en un en laine. Il paraît que cette année l'eau est très froide !

Un rassemblement s'est formé sur le boulevard, et Calino, qui vient à passer par-là, s'approche vivement.

—Qu'est-il donc arrivé ? demande-t-il.

—C'est un maçon qui est tombé du quatrième étage.

—Ah ! mon Dieu ! Ces gens-là sont d'une imprudence... Et le malheureux s'est tué, sans doute ?

—Oui, monsieur, et son corps n'est qu'une plaie...

—Ah ! fait Calino en s'éloignant : si ça pouvait seulement lui servir de leçon !

Aujourd'hui j'ai rencontré Cadet qui m'a dit froidement :

—Il y a des gens qui ne sont jamais contents ! Je viens de voir un individu qui regrettait le temps où il avait des cors aux pieds.

—Quel original !

—Il est vrai qu'aujourd'hui il a deux jambes de bois !!!

On disait dernièrement à l'un de nos jeunes auteurs, aussi modeste que spirituel :

—Savez-vous que Paris ne parle que de vous ?

—Oh ! répondit-il en souriant, il faut donc que Paris parle bien bas, car je ne l'ai pas entendu.

Quelle différence y a-t-il entre Louis XIV et le banquier Z... ?

—C'est que le roi-soleil a failli attendre, tandis que le banquier Z... a failli sans attendre.

Joseph Crichtir, au moment de partir pour un voyage, va commander des cartes de visite.

Dix minutes avant son départ, il vient chercher les cartes.

—Elles ne sont pas encore toutes terminées, dit le graveur ; mais les trois quarts sont prêts.

—Tant pis, je ne les prends pas.

—Mais, monsieur... —Bah ! qu'est-ce que ça vous fait ? Vous les vendrez à un autre !

Monsieur, Madame et Bébé visitent le Louvre et s'arrêtent devant la Vénus de Milo :

—Maman, s'écrie Bébé, pourquoi qu'on lui a coupé les bras, à cette dame ?

—Parce qu'elle se fourrait les doigts dans le nez.

Profonde stupéfaction de l'enfant qui retire précipitamment ses deux index de ses deux narines.

De l'avis général, il y a un fort décou-ragement, depuis quelque temps, dans le camp des légitimistes.

—Ce qu'il y a de certain, disait Cadet, c'est que les actions des royalistes baissent à vue d'œil. La preuve, c'est que leur cri de ralliement est : *Vendée ! Vendez !*

**JEU DE DAMES**

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles Montréal.

Solutions justes du problème français No 33

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pin-sonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. La-branche.

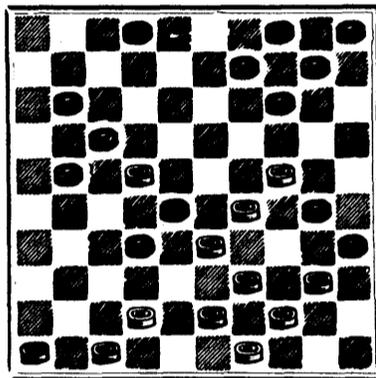
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

**PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 34**

Composé par M. Warron

**NOIRS**

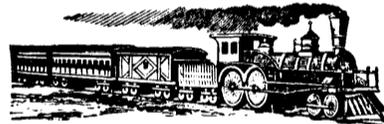


**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 33

Blancs — 36 à 31, 32 à 27, 38 à 27 pr 27 à 22, 6 à 45 pr 6, 50 à 39 et gagnent.



**Chemin de Fer Intercolonial**

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 15 p. m.
Cacouna.....	12 41 "
Trois-Pistoles.....	1 22 "
Rimouski.....	3 07 "
Little Metis.....	4 03 "
Campbellton.....	7 23 "
Métapédias.....	6 55 "
Dalhousie.....	8 00 "
Bathurst.....	9 50 "
New-Castle.....	11 32 "
Moncton.....	2 05 a. m.
Saint-Jean.....	6 00 "
Halifax.....	10 01 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral" qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbebiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédias, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

**LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE**

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPERS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patenée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

**"L'OPINION PUBLIQUE"**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.